

A person in silhouette stands on a balcony, looking out a large window with open shutters. The view outside is a cityscape at sunset or sunrise, featuring a prominent dome and several industrial smokestacks emitting plumes of smoke. The scene is bathed in a warm, golden light, with lens flare effects visible. The overall mood is contemplative and industrial.

LE POIDS DU SLANG

Seb Le Rêveur

LE POIDS DU SANG

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Poids de l'Encre	4
Chapitre 2 : Le Bug Programmé	11
Chapitre 3 : L'Odeur du Doute	16
Chapitre 4 : Extraction : 100 Kilos	21
Chapitre 5 : La Morsure du Gasoil	25
Chapitre 6 : L'Appel de l'Est	29
Chapitre 7 : L'Exécution du Traître	34
Chapitre 8 : Fièvre et Poussière	39
Chapitre 9 : La Rupture du Système	43
Chapitre 10 : Le Seuil de Tolérance	51
Chapitre 11 : L'Odyssée Souterraine	56
Chapitre 12 : Le Code d'Honneur Brisé	61
Chapitre 13 : L'Entrée à l'Alcazar	66
Chapitre 14 : Le Dernier Compte	72
Chapitre 15 : Le Prix du Silence	80

Chapitre 1

Le Poids de l'Encre

L'air dans l'appartement n'était plus de l'oxygène. C'était une colle de fer et de sueur aigre. Elias restait immobile près de la fenêtre dont les volets clos ne laissaient filtrer que des lames de lumière jaune, tranchantes comme des rasoirs. Dehors, Marseille cuisait sous un dôme de pollution et de sel. Le vrombissement lointain des grues du port de commerce montait comme un grognement de bête affamée.

Il ne la regardait pas directement. Regarder Clara, c'était compter les secondes qui s'effilochaient. Il préférait fixer le ventilateur de plafond qui brassait péniblement cette atmosphère de caveau. Le cliquetis régulier des pales lui rappelait les compteuses de billets du centre de tri. Le même rythme. La même fatalité.

— Elias...

Sa voix n'était qu'un souffle, un froissement de papier de soie. Il se tourna. Clara était noyée dans les draps de lin gris, sa peau devenue si translucide qu'on aurait pu y lire le réseau de ses veines comme une carte d'état-major. La maladie ne l'effaçait pas, elle la dévorait de l'intérieur avec une précision de comptable.

— Je reviens vite, murmura-t-il. Repose-toi.

Il ne s'approcha pas pour l'embrasser. Le contact de sa propre peau, imprégnée de l'odeur du gasoil, lui semblait une agression pour cette chair si fragile. Il sortit en fermant la porte avec une douceur de cambrioleur.

Sa Peugeot 605 grise, banale jusqu'à l'invisible, l'attendait dans la rue étroite. La

chaleur à l'intérieur de l'habitacle était une gifle. Elias posa ses mains sur le volant, sentant la brûlure du soleil. Il ouvrit son carnet de cuir noir et griffonna une ligne.

10 000 000 € = 102 kg.

Le chiffre n'était pas une abstraction. Un billet de 100 euros pèse exactement 1,02 gramme. Multiplier par cent mille. Cent deux kilos de trahison. Dans son esprit, les billets ne représentaient pas du pouvoir d'achat, mais de la densité. Chaque milligramme était une minute de vie supplémentaire pour Clara à l'Alcazar.

Il mit le contact. Le moteur diesel toussa, puis se stabilisa dans un ronronnement lourd. Il s'engagea vers la zone portuaire, là où la ville s'effondre dans la mer au milieu des containers rouillés.

Le centre de tri de Saverio n'avait pas d'enseigne. C'était un cube de béton aveugle qui transpirait encore le sel. Deux hommes en chemise de nylon montaient la garde. On ne parlait pas à Elias, on s'effaçait devant lui. Il était le cerveau, l'homme qui transformait l'argent sale en colonnes de chiffres propres.

L'odeur le frappa dès l'entrée : un mélange d'ozone et d'encre monétaire. Une odeur de cave humide et de mains moites. Dans la salle principale, six femmes manipulaient des liasses épaisses. *Clac. Clac. Clac.* Les élastiques claquaient comme des petits coups de fouet.

Elias se dirigea vers le bureau vitré. À l'intérieur, Marco surveillait les écrans cathodiques où l'image sautait dans un noir et blanc granuleux.

— Les arrivages de la nuit ? demanda Elias.

Marco cracha un morceau de cure-dent.

— Six millions. Le réseau des cités a bien craché. Mais c'est du sale. Y'a de la came

sur les billets, de la boue, et même du sang sur une liasse de cinquante. Les machines s'enrayeront.

Soudain, un cri retentit. Un jeune convoyeur venait de faire tomber une brique de billets. Le plastique avait éclaté, libérant une pluie de papier vert dans la poussière. Marco sortit du bureau comme un boulet. Sans un mot, il saisit le gamin par les cheveux et lui écrasa le visage contre le rebord métallique de la table de comptage. Un bruit sec d'os brisé. Le sang gicla sur les billets de cent euros, une tache sombre sur la figure de l'Europe.

— Ramasse, ordonna Marco. Si un seul billet manque à la pesée, je te fais bouffer tes propres doigts.

Elias observa la scène, les mains dans les poches. Dans ce monde, l'argent avait plus de valeur que la chair. La vie de Clara valait dix millions. La vie de ce gamin ne valait pas un élastique de bureau.

Il descendit dans la zone de stockage, au sous-sol. Là, il sortit une petite fiole de sa poche. Pas de bombe, juste un liquide corrosif sur les charnières du coffre n°4. Une érosion lente, programmée pour céder au moment du ramassage hebdomadaire.

Soudain, une ombre se découpa dans la porte.

— Elias ? C'est toi ?

C'était Don Saverio. Le patriarche s'avavançait, appuyé sur sa canne au pommeau d'argent représentant un crâne de loup.

— Je vérifiais l'inventaire, Don Saverio. L'humidité attaque les joints.

Saverio s'arrêta près de lui, dégageant une odeur de tabac froid et d'eau de Cologne

coûteuse.

— Tu es un homme de détails, Elias. Les autres ne voient que la montagne d'or. Toi, tu vois la poussière. L'argent virtuel, Elias, c'est pour les types qui ne possèdent rien. Nous, on possède le port, le béton et le sang de ceux qui marchent dessus. Et le béton, ça a un poids.

Le vieil homme posa sa main lourde sur l'épaule d'Elias.

— Comment va ta femme ? J'ai entendu dire que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Elle se bat, Don Saverio.

— C'est bien. Mais n'oublie pas : le temps est la seule chose qu'on ne peut pas blanchir.

Le Don fit demi-tour. *Tock. Tock. Tock.* Le bruit de sa canne résonna comme un glas. Elias resta seul. Sa chemise était trempée, mais ses mains ne tremblaient pas. Dans soixante-douze heures, le système allait paniquer.

Lorsqu'il rentra chez lui, une ambulance était garée en double file devant son immeuble. Son sang se glaça. Il monta les escaliers quatre à quatre. Sur le palier, les ambulanciers sortaient, l'air las.

— Elle a fait une crise respiratoire, monsieur. Elle ne passera pas la semaine ici. Il lui faut l'Alcazar. Maintenant.

Elias entra dans la chambre. Clara était sous son masque, son visage n'était plus qu'une ombre. Le temps venait de se contracter brutalement. La « panne » devait avoir lieu demain. Il sortit son carnet et raya le chiffre *72*. À la place, il écrivit : *24*.

Quelques heures plus tard, il était de retour au centre de tri. La nuit était une soupe épaisse chargée de sel rance. Elias savait qu'il n'était plus un homme, mais un vecteur.

Il descendit vers le secteur 4, celui des billets destinés au pilon. Quatre sacs. Cent kilos. Son destin tenait sur une palette de bois pourri. Alors qu'il faisait sauter le premier sceau de plomb avec une pince à sertir, une main massive se posa sur son épaule. Tonio « Le Muet ».

— Qu'est-ce que tu fabriques, le scribe ? Ces sacs sont inventoriés.

Elias se retourna lentement.

— Le poids n'est pas bon, Tonio. Regarde la fiche de pesée.

Tonio se pencha. Elias frappa. Un mouvement court, sec, utilisant la pince d'acier comme une masse. Le bruit fut celui d'une noix qu'on écrase. Tonio s'effondra comme une carcasse. Elias le traîna derrière une pile de caisses, le recouvrant d'une bâche. Il n'éprouvait rien, sinon le constat qu'il avait désormais un cadavre de cent kilos à gérer en plus du papier.

Il changea les étiquettes. Les sacs passèrent de « Pilon » à « Livraison Spéciale - Alcazar ».

Mais Saverio ne dormait jamais. Elias fut convoqué dans le bureau du Vieux.

— Tonio ne répond plus, Elias. C'est un garçon distrait... ou il dort trop profondément.

Elias soutint le regard d'obsidienne.

— Le centre est calme, Don Saverio. Tout est là. Au gramme près.

Le téléphone coupa. Elias savait. Saverio allait envoyer Vico, le nettoyeur.

Il retourna à l'appartement, récupéra Clara et ses bouteilles d'oxygène. En sortant sur le palier, il entendit un pas fluide dans l'escalier. Vico. Elias se colla contre le mur, un long tournevis à la main. Quand la silhouette apparut, Elias visa la gorge. Le métal

s'enfonça dans les tissus mous avec un sifflement humide. Le sang, chaud et épais, inonda ses mains. Il tint l'homme jusqu'à ce que le dernier frémissement s'arrête.

Il déposa Clara dans sa 605 grise, calant les bouteilles d'oxygène entre ses pieds. Il fallait maintenant passer au garage de Marco pour récupérer l'ambulance banalisée nécessaire au transport vers l'Alcazar.

Arrivé au garage, l'air sentait l'huile et la peur. Angelo, le neveu psychopathe de Saverio, l'y attendait déjà. Il tenait Marco par les cheveux, lui broyant la main sous son talon.

— Elias... sors de là. On va discuter logistique.

Elias n'était pas un combattant, mais il connaissait les failles des systèmes. Tapi dans l'ambulance, il dévissa une valve d'oxygène et renversa un bidon d'éther. Lorsque Angelo s'approcha pour vider son chargeur, Elias craqua son Zippo.

L'explosion ne fut pas un spectacle de cinéma, mais un déchirement sensoriel. Une boule de feu sourde qui lui brûla les poumons et lui arracha un cri. Dans la fumée noire et âcre, Elias bondit, les yeux brûlants, et frappa Angelo à la rotule avec une barre de fer. Le cri du Petit Ange fut celui d'un animal qu'on égorge.

Elias ne finit pas le travail. Il n'avait plus de temps pour la vengeance. Il jeta les sacs de cent kilos dans l'ambulance, y glissa Clara et fonça à travers le rideau de fer.

Il fila vers le port, là où l'obscurité est la plus dense. Dans le rétroviseur, les sacs de sport entassés semblaient monter la garde autour de sa femme mourante. Dix millions d'euros. Cent deux kilos de sang.

Elias accéléra, s'enfonçant dans les brumes de gasoil du port autonome. Le compte à rebours de l'Alcazar venait de passer sous la barre des trois cents minutes. Le silence

n'était plus une absence de bruit, mais l'attente du prochain cri. Marseille s'effaçait derrière lui, ne laissant que le poids du papier et le sifflement de l'oxygène.

Chapitre 2

Le Bug Programm)

L'obscurité dans le sous-sol de la zone d'Arenc n'était jamais totale. Elle était une matière visqueuse, striée par les lueurs jaunâtres de tubes néon en fin de vie qui grésillaient au rythme d'un cœur malade. L'air y était saturé de particules : de la poussière de béton, de l'ozone s'échappant des compteuses électriques, et cette odeur indélébile qui collait aux poumons d'Elias depuis vingt ans : le parfum acide de l'encre bon marché et le relent de moisi du papier-monnaie qui a trop voyagé dans des cales humides.

Elias était assis derrière un bureau en chêne massif dont le vernis s'écaillait. Devant lui, le Grand Registre. Un volume relié de cuir gras, pesant le poids d'un nouveau-né, où chaque transaction du clan Saverio était consignée à la main. Pas de serveurs, pas de cloud, pas de traces numériques que les flics du Quai d'Orenc pourraient intercepter. Juste de l'encre noire, du papier bible et le silence des morts. Elias n'était pas un homme de muscles, mais ses doigts possédaient une force nerveuse, une précision de mécanicien horloger. Il tenait son stylo plume comme un scalpel.

14 septembre. Arrivage « Marée Haute ». 1 200 000.

Il nota le chiffre, puis marqua une pause. Son cœur cogna contre ses côtes. Il pensa à Clara. À la pâleur de sa peau, presque transparente, au sifflement de sa respiration qui devenait chaque jour plus ténu. L'Alcazar, la clinique souterraine, exigeait un acompte. Le sang de Clara avait un prix, et ce prix se pesait en kilos de papier. D'un mouvement fluide, il modifia la boucle du « 2 ». Dans sa colonne de contrôle, le montant devint 1 120 000. Quatre-vingt mille euros venaient de s'évaporer dans les replis de la comptabilité. Une hémorragie contrôlée.

À côté de lui, la guillotine à papier l'attendait. Il avait passé la nuit à découper des rames de *La Provence*. Il avait choisi les pages centrales, celles dont la densité d'encre se rapprochait le plus de la teinte sombre des billets de cent euros.

Schlak.

Le bruit de la lame était sec. Puis, le silence revenait, plus lourd, pesant sur ses épaules comme une chape de plomb. Il assemblait les rectangles en liasses, les entourait d'un élastique beige. Le claquement du plastique contre le papier produisait un son de fouet. Il plongea les mains dans un sac de sport noir contenant la fortune brute de Saverio. Le contact était huileux. Il retira deux briques de billets authentiques et les remplaça par ses contrefaçons de journal. L'argent ne se comptait plus, il se pesait. Il posa le sac sur une balance de mareyeur en fonte rouillée. L'aiguille se stabilisa exactement sur le repère marqué à la craie.

— Elias ?

La voix était basse, rocailleuse. Elias ne sursauta pas. Il referma lentement la fermeture Éclair, un bruit de dents serrées, et se retourna. Dans l'encadrement de la porte se tenait Vincenzo, dit « Le Doge ». Un colosse dont le costume sombre semblait trop étroit pour contenir sa violence.

— Tu es en retard, Elias, dit Vincenzo en s'avançant. Ses semelles crissaient sur le ciment. Le Vieux s'impatiente. Il dit que le temps, c'est comme le sang : quand ça coule trop longtemps, ça finit par refroidir.

Vincenzo s'approcha si près qu'Elias put sentir l'odeur de tabac froid et de graisse de moteur. Le Doge fixa le bas du pantalon d'Elias. Une tache sombre marquait le tissu.

— Tu saignes, le scribe ?

Elias ne baissa pas les yeux.

— L’hypertension, Vincenzo. Le nez lâche quand le plafond est trop bas et que les machines chauffent. C’est le prix de la précision.

Vincenzo sortit un couteau papillon. Le mouvement fut un reflet d'argent avant de se figer contre le Grand Registre. Il utilisa la pointe pour faire tourner une page.

— Saverio dit que tu es le cerveau. Mais les cerveaux finissent souvent dans un bocal quand ils réfléchissent trop. C’est quoi cette rature ?

— Une correction de change, articula Elias, la gorge serrée par la proximité de l'acier. Le dinar a chuté de trois points. Tu veux expliquer à Saverio pourquoi il manque de la thune à cause d'une erreur de conversion ?

Vincenzo chercha une faille dans ses pupilles. Elias tint le coup. Il ne voyait pas le tueur, il voyait le visage bleui de Clara. C’était son armure. Le Doge replia sa lame.

— Fais ton boulot. On embarque les sacs dans dix minutes. Si le poids n'est pas bon à la livraison, c'est pas tes chiffres qu'on pèsera, c'est tes couilles.

Vincenzo sortit. Elias se laissa tomber sur sa chaise, les mains tremblantes. Il regarda ses doigts tachés d'encre noire. Le sang des chiffres. Il se remit au travail. Chaque liasse de journal insérée était une seconde de vie achetée pour Clara. Il monta le premier sac vers la rampe de sortie. Dehors, Marseille crachait sa misère sous une lune invisible. Un camion de la voirie, une benne maquillée, recula dans un nuage de diesel. Deux hommes en gilets orange descendirent.

— Tout est en ordre ? grogna l’un d’eux, La Mouche.

— Le registre est à jour, répondit Elias.

Alors que le camion s'éloignait, Elias sentit une présence. Vincenzo était resté dans l'ombre. Il s'approcha, saisit Elias par la nuque et le plaqua contre le mur de briques froides. La tête d'Elias cogna le béton, une explosion blanche derrière ses yeux.

— J'ai vérifié le poids du sac quand tu l'as soulevé, Elias. Tu as peiné. Tu ne peines jamais d'habitude. L'argent devrait te sembler léger.

Vincenzo sortit de la poche d'Elias le carnet où il notait les doses de morphine de Clara. Il le feuilleta avec mépris avant de le jeter dans une flaque d'huile.

— Ta femme est un poids mort, Elias. Et on n'aime pas les poids morts ici. Ils ralentissent la marche.

Vincenzo lui asséna un coup de poing sec dans l'estomac. Elias s'effondra, l'air expulsé dans un sifflement rauque. Il resta à genoux, le goût de la bile en bouche, ramassant son carnet souillé. Il rentra dans le sous-sol, tira les verrous. Le silence revint.

Il reprit sa plume. Mais un grattement survint dans le conduit d'aération. Un glissement de tissu contre le métal. Elias éteignit la lampe. L'obscurité l'enveloppa. Une grille tomba au sol avec un tintement cristallin. Une silhouette mince se laissa glisser, un effaceur envoyé par Saverio pour vérifier ses doutes. L'homme tenait un couteau de combat.

Elias glissa sous la table. Ses doigts rencontrèrent le froid de la lame de sa guillotine, qu'il avait démontée pour l'affûter. Un morceau d'acier de trente centimètres. L'intrus s'approcha des piles de journal. Il se baissa, intrigué.

Elias jaillit. L'effaceur tenta de se retourner, mais Elias frappa de toutes ses forces, un

geste de faucheur. L'acier s'enfonça dans la gorge. Un bruit de succion, organique et sale, emplît la pièce. Le sang gicla, chaud, aspergeant le visage d'Elias, entrant dans sa bouche avec un goût de fer. L'homme tomba à genoux, ses mains cherchant à refermer la béance de son cou. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Elias.

Elias ne lâcha pas la prise. Il appuya encore, le souffle court, jusqu'à ce que le corps s'affaisse sur les liasses de papier journal. Le sang imbiba *La Provence*, recouvrant les gros titres d'une nappe pourpre. Elias resta debout, couvert de rouge. Il ne ressentait aucune culpabilité, seulement une lassitude immense. Il regarda ses mains : elles étaient trop glissantes pour tenir la plume. Il les essuya sur le cadavre.

Il lui restait cinquante-neuf jours.

Il traîna le corps vers un sac de sport, pliant les membres avec un craquement sec. Puis il retourna à son bureau. Il plongea à nouveau sa plume dans l'encrier.

15 septembre. Livraison « Saint-Jean ». 850 000.

Il écrivit 700 000.

Le bug était injecté. Le système commençait à se dévorer lui-même, et Elias, le cerveau invisible, était le parasite qui allait tout emporter. Dans l'ombre, une rate grattait le béton. Elias ne la chassa pas. Ils étaient de la même espèce désormais. Des créatures des profondeurs, attendant que les géants s'entretuent pour s'emparer du butin. Il pensa à l'Alcazar, à ses couloirs stériles. La lame de la guillotine tomba une dernière fois dans le vide.

Silence.

Chapitre 3

L'Odeur du Doute

L'ascenseur de service du hangar H-14 grinçait, une plainte métallique qui résonnait dans la cage d'escalier poisseuse. Elias sentait l'humidité lui mordre les vertèbres. Ici, l'air n'était qu'un mélange rance de gazole, de sel et de cette poussière de béton fine qui s'insinue jusque dans les alvéoles pulmonaires. Il ajusta son pardessus. Ses mains étaient sèches, mais son cœur battait avec une régularité de métronome. Dix millions d'euros. Cent kilos de pulpe de coton et de lin. Pour le reste du monde, une fortune. Pour lui, le poids de la survie de Clara.

Les portes coulissèrent. Deux silhouettes à la mâchoire carrée s'écartèrent sans un mot. On ne fouille pas l'Architecte ; on le laisse passer vers l'autel. Le bureau de Don Saverio empestait le tabac froid, l'encaustique et cette senteur de vieux papier qui hante les archives des hommes puissants. Au centre, sous une suspension en opaline, le vieux était assis derrière un bureau de ministre au cuir vert élimé. À sa droite, Vincenzo, le comptable, s'escrimait sur une machine mécanique. Le cliquetis des rouages était le seul bruit, un couperet qui tombe.

— Elias, dit Saverio sans lever les yeux. Entre. La porte est lourde, mais le silence l'est davantage.

Sa voix était un râle de papier de verre. Il leva enfin le regard. Ses yeux n'étaient plus les billes d'obsidienne d'autrefois, mais deux trous d'ombre qui semblaient absorber la lumière mourante du néon. Il désigna une chaise.

— Vincenzo a le nez fin, reprit Saverio en allumant un cigare. Il sent une irrégularité. Une ride sur une nappe d'huile.

Le vieux comptable poussa un feuillet. Les chiffres étaient alignés avec une précision chirurgicale. Il manquait deux cent mille euros sur le dernier relevé de la zone sud. Elias savait exactement d'où venait la faille. C'était l'amorce de son sabotage, la première pierre déplacée pour détourner le fleuve vers l'Alcazar.

— C'est Marco, lâcha Elias d'une voix monocorde. Il a voulu « optimiser » le temps de comptage à l'Estaque. Une erreur de débutant. Les hommes pressés font des ratures.

Saverio fit un signe de tête. Deux minutes plus tard, Marco « Le Chien » fut introduit dans la pièce. Il transpirait. La peur animale coulait sur son visage.

— Tais-toi, Marco, trancha le vieux. Elias m'explique que tu aimes que les choses aillent vite. Mais le temps n'est pas à toi. Le temps m'appartient.

Le Don se leva avec une lenteur de prédateur. D'un geste sec, il plaqua la main du lieutenant sur le bureau. Avant que Marco ne puisse crier, Saverio saisit son coupe-papier en argent et abattit la lame sur l'auriculaire de l'homme. Le bruit fut celui d'un bois vert qu'on brise. Un craquement sec, suivi d'un cri étouffé. Le sang gicla sur le cuir vert, une tache sombre, ferreuse et chaude, dont l'odeur heurta Elias de plein fouet.

— Nettoie ça, ordonna Saverio en se rasseyant. Et Elias... Assure-toi que les ratures ne se reproduisent plus. Le désordre amène le doute. Et le doute amène la mort.

Trois heures plus tard, la villa de l'Estaque était plongée dans une pénombre huileuse. Elias chargeait les derniers sacs dans le coffre de la Mercedes 500 SEL. Cent kilos de papier fiduciaire. Il sentait la présence de Marco dans la nuit marseillaise, une menace

fantomatique tapie quelque part entre les grues rouillées et les conteneurs.

Un bruit de gravier le figea. Saverio était là, seul, debout sous un bougainvillier desséché. Il tenait son Beretta avec une assurance tranquille.

— Tu es matinal, Elias. Ou très tardif. Marco pense que tu voles. Moi, je pense que tu es désespéré.

Saverio s'approcha, le canon pointé entre les deux yeux de l'Architecte.

— Cent kilos. C'est ce qu'un homme pèse quand on lui enlève son humanité. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Des chiffres ? Ou le futur de Clara ?

— Il y a la seule chose que tu ne peux pas acheter, Saverio. Du temps.

Le Don sourit, une grimace de cuir froissé.

— Le temps est à moi, petit comptable.

Une détonation déchira l'air salin. Sèche. Brutale. Mais ce n'était pas Elias qui était tombé. Saverio regarda sa poitrine où une tache sombre s'étendait sur sa chemise en soie. Il s'effondra sur les genoux. À la fenêtre du premier étage, une silhouette frêle tenait encore le .38 fumant. Clara. Sa peau de porcelaine brillait sous la lune. La mourante venait de tuer le roi.

Elias ne perdit pas une seconde. Il la récupéra, l'installa sur le siège passager parmi les couvertures et les bouteilles d'oxygène. Il écrasa l'accélérateur, quittant la villa alors que les sirènes commençaient à gémir au loin.

L'Alcazar était une verrue de béton aveugle enfoncée dans la colline de la Joliette. Une clinique clandestine où l'éthique avait été remplacée par un tarif horaire. Les portes métalliques coulissèrent sur un garage souterrain aux néons chirurgicaux.

Deux Russes aux visages taillés à la hache l'attendaient. Elias jeta les sacs de sport sur un chariot. La compteuse industrielle commença son vrombissement de mitrailleuse. Elias attendait, les mains tremblantes, près du brancard où Clara luttait pour chaque bouffée d'air.

Le bruit s'arrêta. Le chef des gardes s'approcha, une liasse entre les doigts. Il fit la moue.

— Il y a un problème, Elias. Cet argent est moisi. Il sent la terre et le vieux coffre. Ces séries ont été retirées de la circulation il y a trois ans par la Banque de France. Si on les injecte, on brille comme un phare.

— Le montant est là, s'étrangla Elias.

— Le risque se paie, mon ami. Vingt pour cent de plus. Ou la femme s'arrête ici.

Elias sentit le monde basculer. Il n'avait plus un centime. Il regarda Clara, dont le souffle n'était plus qu'un sifflement ténu. L'animal blessé en lui prit le dessus sur l'intellectuel.

— Je n'ai plus de papier, dit-il, la voix vibrant d'une fureur froide. Mais je vous donnerai le Grand Livre. Les codes de transfert, les noms des ministres, les ports d'entrée de la zone sud. Sans Saverio, le système est à nu. Je vous donne les clés de l'empire pour sa vie.

Le Russe pesa la proposition, ses yeux bleus comme de la glace fixés sur l'Architecte qui venait de briser son dernier tabou. Il hocha lentement la tête.

— On l'opère. Mais si un seul code est faux, on lui ouvre la gorge devant toi.

Elias regarda les portes de l'ascenseur se refermer sur Clara. Il resta seul dans le garage, entouré de l'odeur du sang frais et du gazole. Le poids du crime n'était plus dans les sacs, mais dans sa mémoire. La guerre commençait, et il venait d'offrir Marseille en pâture pour acheter une heure de plus à une ombre.

Chapitre 4

Extraction : 100 Kilos

L'obscurité dans l'entrepôt n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse de ciment et de graisse. Et l'argent, cette émanation de soufre qui vous prend à la gorge. Elias sentait la sueur couler le long de sa colonne vertébrale, une rigole glacée sous sa chemise en popeline déjà gâchée. Devant lui, posés sur une palette vermoulue, dix sacs de hockey en nylon noir. Cent kilos. Dix millions d'euros en coupures de cent.

L'argent physique n'est pas une abstraction, c'est une charge. C'est le poids d'un homme mort qu'on traîne sur du gravier. Elias s'approcha de la Mercedes W124, gris anthracite, invisible comme un rat. Les suspensions arrière renforcées attendaient, le coffre béant comme une bête affamée. Il saisit la poignée du premier sac. Ses doigts de comptable hurlèrent. Le nylon scia la paume.

Un.

Le sac heurta le tapis du coffre avec un son mat, définitif. Elias resta immobile, écoutant les battements de son cœur contre les tôles du plafond.

Deux. Trois. Quatre.

Ses vertèbres craquèrent. Une douleur vive, un coup de canif dans les lombaires. Chaque kilo était une minute de vie achetée à l'Alcazar pour Clara. Il se souvint de Saverio : *« Elias, l'argent n'appartient à personne. Si tu essaies de l'arrêter, il te brise les mains. »* Ses mains tremblaient.

Cinq.

Le coffre se remplissait. Il répartissait les masses avec une précision chirurgicale. Si la Mercedes penchait, il était mort au premier virage.

Un bruit. Le frottement d'une semelle sur le gravier, près de la porte sectionnelle. Elias éteignit sa lampe. L'obscurité redevint totale, trouée par les filets de lune des vitres brisées. Le bruit se rapprocha. Elias se figea derrière l'aile arrière, les poumons serrés. Sa main rencontra une barre de fer rouillée, vestige d'un rayonnage.

— Elias ?

La voix était basse, rocailleuse. Marco « Le Grêlé », un chien de Saverio.

— Je sais que t'es là, petit comptable. Tu pues la banque à plein nez.

Marco avança, un Beretta 92FS pointé vers le sol. Il voyait la Mercedes, son coffre ouvert, les sacs qui luisaient. Il était au niveau du capot quand Elias jaillit. Ce n'était pas de la technique, c'était du désespoir brut. La barre de fer fendit l'air. Le métal rencontra l'os temporal avec un bruit de poterie brisée. Marco s'effondra, les nerfs sectionnés d'un coup. Un filet de sang noir s'étala sur le ciment, absorbé comme par un buvard.

Elias ne regarda pas le corps. Le chronomètre était une mèche allumée. Il chargea les derniers sacs. *Six, sept, huit, neuf, dix.* Sa chemise était trempée, ses bras vibraient. Il referma le coffre. La Mercedes s'affaissa, les pneus gémissant, mais les ressorts tinrent bon. Il ramassa le pistolet de Marco, l'acier froid contre sa peau, et monta au volant. L'habitacle sentait le cuir et le tabac froid. Il tourna la clé. Le diesel s'ébroua dans un râle rauque.

Il sortit sans phares. Dehors, Marseille l'enveloppa de sa moiteur poisseuse. Il ne restait que cinquante-neuf jours. Le voyage vers l'Alcazar ne faisait que commencer.

La voiture se comportait comme un navire lourd, une inertie dangereuse à chaque virage. Elias contourna les axes sous vidéosurveillance, s'enfonçant dans les replis de la zone industrielle de Saint-Louis. Chaque nid-de-poule était un ennemi. À l'Alcazar, Kosta l'attendait. Ce n'était pas une clinique, c'était un sanctuaire pour les fantômes, un carrefour de technologie propre et de saleté mafieuse.

Il atteignit les contreforts des collines. Le portail massif de la clinique souterraine pivotait déjà. Elias coupa le moteur. Le silence fut plus violent que le bruit. Kosta apparut, silhouette mince dans un costume gris perle, entouré de deux colosses en tabliers de vinyle.

— On dit que Saverio a dépêché les nettoyeurs de Palerme, Elias.

— L'argent est là, trancha le comptable. Je veux voir Clara.

Le transfert fut une corvée de boucher. Ses mains brûlaient. À la fin, il était à genoux devant une montagne de papier-monnaie. Dix millions. Le prix de la trahison. Kosta le mena devant une paroi de verre. Derrière, Clara reposait dans une lumière bleutée, diaphane, presque translucide. Elias posa sa main calleuse contre la vitre.

— Le traitement commence à l'aube, murmura Kosta. Mais si un homme de Saverio franchit le périmètre, je débranche tout.

Soudain, une vibration sourde ébranla le béton. Une explosion. Saverio n'avait pas attendu l'effondrement du système ; il avait suivi l'odeur du sang. Elias sortit dans le couloir, là où les lumières clignotaient. Une fumée âcre rampait sur le sol.

Dans le goulot de la zone de déchargement, Vincenzo l'attendait. Le mentor. L'homme qui lui avait appris à masquer les bilans. Vincenzo tenait un revolver, entouré de deux tueurs.

— Tu ne sortiras pas d’ici avec les sacs, Elias ! C’est mathématique ! Cent kilos de papier, c’est cent kilos de mort !

Elias ne répondit pas. Il était tapi près d'une vanne de vapeur haute pression. Il tourna le volant de fonte d'un coup sec. Un sifflement strident, une décharge blanche et hurlante enveloppa le premier tueur. La peau se détacha du muscle en un instant. Elias surgit, brisa le genou du second avec sa barre de fer, puis lui broya la mâchoire d'un revers.

Il ne restait que Vincenzo. Elias plongea dans la Mercedes, tourna la clé et écrasa l'accélérateur en marche arrière. Le choc fut sourd. Le corps de Vincenzo fut broyé contre un pilier de béton. Elias freina. Il sortit pour regarder le vieil homme agoniser. Vincenzo cracha un flot sombre, ses yeux cherchant ceux de son élève avec une curiosité terminale.

— Elias... tu as oublié... de retenir la TVA sur ton propre cercueil.

Le vieil homme s'éteignit dans un dernier râle de fer. Elias se détourna. Il remonta dans la voiture, les jointures blanches. Les cent kilos étaient toujours là, muets, pesants. Il passa la première. La voiture s'ébranla, frottant presque le bitume.

Il quitta l'Alcazar alors que les sirènes commençaient à déchirer la nuit. Il n'était plus un homme de chiffres. Il était le porteur du poids du sang. Et le sang, Elias le sentait maintenant dans chaque fibre de son être, pèse bien plus lourd que l'argent.

Chapitre 5

La Morsure du Gasoil

La berline allemande s'affaissait de l'arrière, une carpe de métal lourd dont les reins pliaient sous la charge. Cent kilos. Elias le sentait dans chaque vibration du châssis, dans la manière dont les pneus de dix-huit pouces s'écrasaient contre l'asphalte crevassé de la zone portuaire de Mourepiane. Ce n'était pas seulement du papier. C'était une densité organique, une masse inerte qui modifiait la physique de sa fuite. Cent kilos de billets de cent euros, sanglés dans des sacs de sport en nylon noir, exhalant cette odeur âcre d'encre sèche et de sueur de coffre-fort. Le poids d'une vie. Le poids de Clara.

Dans le rétroviseur central, deux halogènes jaunes lacéraient la crasse marseillaise. Une Alfa Romeo noire. Les chiens de Saverio. Ils ne cherchaient pas à être discrets ; ils cherchaient à mordre.

Elias ne transpirait pas. Son corps avait dépassé ce stade. Sa peau était une feuille de parchemin froid, tendue sur des muscles qui ne répondaient plus qu'à une logique de survie arithmétique. Il rétrograda. Le moteur grogna, un râle de vieux fumeur, tandis qu'il s'engouffrait sous le viaduc de l'A7, là où le béton semble suinter une bile noire perpétuelle. L'exhalaison des cuves environnantes tapissait le fond de sa gorge, un poison gras qui lui rappelait l'irréversibilité de sa trahison.

— Trop lourd, murmura-t-il.

Sa voix était un froissement de gravier. Il jeta un coup d'œil au siège passager. Un registre papier, relié de cuir râpé, où chaque mouvement de fonds était consigné à l'encre violette. Saverio n'était pas un homme de chiffres, c'était un homme de

symboles. Et voler Saverio, c'était pisser sur l'autel d'une cathédrale.

Derrière lui, l'Alfa gagna du terrain. Un éclair jaillit de la fenêtre passager. Le pare-brise arrière d'Elias explosa en une constellation de diamants sales. Le bruit fut sec, chirurgical. Un Sig-Sauer en .45, à en juger par l'impact lourd. Elias ne sursauta pas. Il enregistra l'information : ils avaient l'ordre de tirer pour immobiliser. Ils voulaient sa peau pour la clouer sur la porte du domaine de Cassis.

Il braqua brutalement à droite, s'enfonçant dans le dédale des conteneurs du terminal Est. Des tours de métal multicolores s'élevaient de chaque côté, marquées par le sel et la négligence. C'était son domaine. Il connaissait la géométrie de ce chaos.

Le sol devint meuble, un mélange de poussière de ciment et de boue grasse. La berline tangua. Les cent kilos dans le coffre oscillèrent, frappant les parois avec un bruit sourd, comme un cadavre qui refuse de rester mort. Elias coupa ses feux. L'obscurité l'engloutit, ponctuée par les gyrophares lointains des grues portuaires qui tournaient comme des charognards mécaniques.

Il enfonça la pédale de frein. Un coup sec, précis. L'inertie de la monnaie physique fit son office. La voiture pivota dans un dérapage contrôlé, soulevant un nuage de poussière de béton qui stagna dans l'air moite comme un gaz de combat. Il se retrouva face à l'Alfa. Elias n'avait pas d'arme. Il portait des chiffres. Il enclencha la marche arrière et fila vers un hangar désaffecté dont la porte monumentale pendait de travers.

L'Alfa s'engouffra à sa suite. Elias arrêta la voiture net au centre de la structure. Il descendit, le registre sous le bras. La portière grinça. Marco et un autre sortirent de l'Alfa, les armes basses.

— Elias. Le comptable s'est pris pour un cow-boy, ricana Marco. Saverio veut tes doigts. Un par un.

— Tu as oublié une règle de logistique élémentaire, Marco, dit doucement Elias. Le poids de la structure.

Elias actionna la télécommande qu'il gardait en poche. Un craquement assourdissant déchira le silence. Une plateforme de chargement suspendue, chargée d'une tonne d'acier et de solvants, bascula. Le choc fut d'une violence industrielle. Aucun cri. Juste le son d'une compression totale de chair, de tôle et d'huile. L'Alfa fut aplatie comme une canette. Elias regarda la main de Marco dépasser des débris, les doigts tressaillant une dernière fois dans une raideur de marbre.

Il retourna à sa voiture, vérifia les sacs. Cent kilos. Il lui restait cinquante-huit jours pour les livrer à l'Alcazar. Il reprit la route côtière vers l'Estaque. Un éclat de métal avait entamé son radiateur. Un filet de liquide vert s'écoulait comme le venin d'une blessure de combat.

— Merde.

Il descendit, les mains tremblantes, pour boucher la durite avec son mouchoir. Le tissu s'imbiba instantanément de liquide brûlant. Il ne grimaça pas. La douleur était une variable de plus.

Lorsqu'il atteignit enfin la blanchisserie « Stella », façade de l'Alcazar, l'air était saturé de chlore. Il déchargea les sacs sous l'œil d'un colosse slave. Les sangles lui scièrent les épaules. La logistique de la survie était un travail de manutentionnaire.

— On pèse, grogna le garde.

Soudain, une détonation. La porte de service céda sous un chalumeau. Santi, le neveu de Saverio, surgit du brouillard de vapeur chlorée, le visage fendu d'un sourire atroce.

— Elias ! Le petit oiseau est dans la cage à linge !

Le colosse slave s'écroula, deux balles dans le buffet. Santi avança, son Glock pointé vers le cœur d'Elias. Le comptable ne recula pas. Il se jeta vers la vanne de décharge de la chaudière et tourna le volant de décharge d'un geste maladroit mais désespéré.

Le sifflement fut instantané. Une lame de vapeur invisible à 180 degrés faucha Santi. Le tueur ne cria pas tout de suite. Le choc thermique lui avait sectionné les cordes vocales avant que son cerveau ne traite l'information. Puis vint le son : un sifflement de viande qui se détache de l'os. Il s'effondra, masse de chair boursouflée dans le brouillard.

Elias se traîna vers le monte-charge avec les derniers sacs. La plateforme s'enfonça vers les entrailles de la terre. Le couloir de la clinique était une insulte de blancheur chirurgicale. Vadim l'attendait, impassible.

— Les cent kilos sont là, Vadim. Clara ?

Le colosse aux yeux délavés désigna les sacs que les infirmiers emportaient déjà.

— On n'aime pas les billets qui ont une histoire, Valenti. L'Alcazar ne soigne que les gens propres. Ou ceux qui ont de quoi acheter leur virginité. Elle est au bloc. Mais sache que ces dix millions ne sont que l'acompte.

Elias s'adossa à la paroi froide. L'odeur de l'effluve d'hydrocarbures lui collait toujours à la peau, tenace. Il regarda ses mains noircies de cambouis et de sang. Il lui restait cinquante-cinq jours. Il ferma les yeux sur le rythme lancinant du moniteur cardiaque qui résonnait dans le silence de mort de la clinique. Le poids du sang s'était allégé de ses sacs, mais il pesait désormais de chaque gramme sur son âme. Il n'était plus un comptable. Il était devenu la pièce défailante qui allait briser le moteur de Saverio.

Chapitre 6

L'Appel de l'Est

La sueur n'était plus une réaction du corps, c'était une seconde peau, une pellicule huileuse emprisonnant la poussière de béton. Dans ce hangar désaffecté de la zone Est, coincé entre une usine de concassage et les eaux mortes du bassin de Radoub, Elias regardait l'appareil. Un vieux poste de radio marine dont les lampes chauffaient avec un bourdonnement de ruche en colère. L'air saturé d'ozone et de sel pesait sur ses poumons.

Elias régla la fréquence. Ses doigts, d'habitude si stables lorsqu'il alignait des colonnes de chiffres, tremblaient. Pas de peur, mais une fatigue devenue une matière solide. Il appuya sur le commutateur.

— Ici le Géomètre. Je cherche l'Alcazar.

Le grésillement ricocha contre les murs de tôle ondulée. Une voix finit par percer, chargée d'un accent slave. Une voix de glace pilée.

— Le Géomètre a déserté son chantier. On dit que Saverio veut clouer ta langue sur la porte de la Major.

— Saverio vit dans le passé, répondit Elias. Il croit que l'honneur se pèse. Moi, je sais qu'il se compte. J'ai ce qu'il vous faut. Cinquante kilos ce soir. Préparez le bloc pour Clara. Si elle meurt, je brûle le reste et je me tire une balle. Vous n'aurez que des cendres.

— Dans deux heures, au point de rupture. Si la pesée n'est pas exacte au gramme

près, on laisse la femme sur le trottoir.

Elias coupa la radio. Il se dirigea vers la trappe dissimulée sous une palette de ciment. Il ouvrit le compartiment. L'odeur l'assaillit : un parfum de merde et d'encre grasse. L'odeur de la cupidité quand elle macère trop longtemps dans le noir. Il commença le transfert. Cinq sacs de sport. Dix kilos par sac. Un calcul précis pour une logistique de l'ombre.

Il chargea les sacs dans une Peugeot 504 grise, une carcasse vintage sans électronique, un fantôme mécanique qui ne figurait sur aucun fichier de moins de trente ans. C'était sa seule chance de rester invisible aux yeux des scanners de la ville.

Un bruit de gravier l'immobilisa. Une ombre coupa la lumière crue de l'unique ampoule du hangar. Marco « Le Chien », l'un des exécuteurs de Saverio, entra. Une masse de muscles compressée dans un cuir trop étroit. Il tenait un cran d'arrêt. Le dé clic de la lame fut sec, définitif.

— Don Saverio m'a dit que tu étais devenu un rat, Elias. On va voir comment ton cerveau fonctionne une fois étalé sur ce béton.

Marco chargea. Elias n'était pas un boxeur, c'était un physicien. Il connaissait les leviers. Il s'effaça, sentant la lame mordre son flanc, une brûlure froide, et saisit un levier en acier sur son établi. Le choc fut chirurgical. Elias visa la rotule. Un bruit de bois sec. Marco s'effondra avec un cri de bête. Avant qu'il ne puisse se ressaisir, le levier s'abattit sur son poignet. Un second craquement.

Elias ne finit pas le travail. Le sang est difficile à nettoyer dans les interstices du béton et il n'avait plus de temps à perdre. Il frappa une dernière fois à la base du crâne pour le silence, éparpilla une liasse de billets sur le corps inconscient et monta dans la 504.

— Tiens, Marco. Paie-toi un enterrement.

La route vers l'Alcazar, sous une ancienne tannerie des quartiers Nord, sentait le cuir traité et l'ammoniaque. À l'entrée, Borislav, avec son œil mangé par un glaucome, l'attendait. Ils descendirent vers les entrailles de la colline, là où le sel industriel servait de linceul aux secrets de la mafia slave.

Marek, le gérant de la clinique, l'attendait derrière un bureau de marbre noir. Ses yeux étaient aussi vides que ses promesses.

— Cinquante kilos, Marek. Portez-les sur la balance.

Les sacs furent jetés sur un plateau en fonte. Le bruit des compteuses mécaniques remplaça bientôt le silence : un claquement frénétique, une mitrailleuse de papier validant la trahison. *Tac-tac-tac-tac-tac.*

— Le compte est bon, murmura Marek en consultant un ticket thermique. Mais Saverio a le sang lourd, Elias. On dit que son neveu manque à l'appel.

Elias ne cilla pas.

— Le neveu est dans une cave du Panier. Les Bulgares pensent qu'il les a doublés. Saverio va brûler la ville pour le retrouver. Pendant ce temps, vous soignez Clara.

— Elle est au niveau -3, dit Marek. Dans une bulle de verre. Mais n'oublie pas : au soixante et unième jour, si les cinq millions restants ne sont pas là, on débranche.

Elias descendit voir Clara. Derrière la vitre, elle semblait de porcelaine, une reine endormie dans un sarcophage de moniteurs cardiaques. Il posa sa main sur le verre froid. Pour elle, il avait cessé d'être un homme pour devenir une machine comptable.

En remontant à la surface, la chaleur moite de Marseille le frappa au visage. Il monta

dans la Peugeot, nettoya le sang sur le volant avec un chiffon imbibé d'alcool. Son téléphone jetable vibra. Un message de trois mots s'afficha : *« Le neveu hurle. »*

La diversion fonctionnait. L'incendie était allumé.

Il quitta la tannerie, mais une Alfa Romeo noire lui barra la route à la sortie des entrepôts de sel. Vincenzo, le bras droit de Saverio, en descendit, un Beretta à la main.

— Le Vieux veut ses chiffres, Elias. Marco a perdu deux doigts avant de nous donner ta position.

Vincenzo n'eut pas le temps de viser. Elias utilisa l'inertie de la 504. Il accéléra, percutant la portière de l'Alfa pour s'ouvrir un angle, puis balança un sac de sport lesté de plomb et de liasses par la fenêtre. Le choc surprit Vincenzo. Elias ne sortit pas d'arme à feu. Il bondit de la Peugeot, le démonte-pneu à la main. Un coup à la tempe, précis, sans fioritures. Un bruit de fruit mûr. Vincenzo s'écroula, son regard vide tourné vers le ciel huileux.

Elias reprit sa course vers les collines. Son téléphone sonna. Un appel vocal. La voix de Saverio, un murmure de vent dans les oliviers, s'éleva dans l'habitacle.

— Elias. Tu as volé mon sang. Tu penses que tes chiffres peuvent te sauver ?

— J'ai seulement équilibré les comptes, Saverio.

— Il n'y a pas d'équilibre, Elias. Il n'y a que la dette. Je vais trouver ce que tu caches, et je vais le peser devant toi.

La communication coupa.

Elias ferma son carnet. La fatigue s'était évaporée, remplacée par une froideur minérale. Le temps des calculs était terminé. Celui des soustractions sanglantes commençait. Il appuya sur l'accélérateur, s'enfonçant dans la nuit marseillaise, prêt à devenir le monstre dont l'équation avait besoin pour être résolue.

Chapitre 7

L'Ex)cution du Tra(tre

L'air dans le hangar n°14 de Mourepiane n'était pas fait pour être respiré. C'était un mélange épais de sel marin, de graisse de moteur rance et de cette odeur métallique, douceâtre, qui signale la fin d'une vie. Sous la charpente métallique rongée par l'oxydation, l'humidité de la nuit marseillaise perlait sur les parois comme une sueur froide. Au centre de la pièce, la suspension industrielle balançait un cône de lumière jaune qui semblait salir tout ce qu'il touchait.

Nico « Le Lièvre » n'avait plus rien d'agile. Affalé sur une chaise en Formica, ses mains liées par du fil de fer lui entamaient les poignets jusqu'à l'os. Sa gorge n'était plus qu'une balafre béante, une seconde bouche écarlate qui semblait rire du sort de son propriétaire. Le sang avait imbibé sa chemise en lin avant de figer en une flaque sombre qui s'étalait sur le béton comme une ombre indélébile.

Elias se tenait à trois mètres, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus. Il ne regardait pas le visage de Nico. Il regardait ses propres chaussures. Pour Elias, ce cadavre n'était pas une tragédie, c'était une variable ajustée. Un dommage collatéral pour couvrir le trou de dix millions qu'il creusait dans les coffres du Don. Un bruit de pas lourds résonna. Don Saverio apparut, entouré de deux silhouettes sculptées dans le granit des calanques. Il avançait avec la lenteur majestueuse d'un prédateur qui n'a plus rien à prouver.

— Un gâchis, Elias, murmura Saverio. Sa voix était un râle sec. Nico était fidèle. Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que tu m'apportes ces preuves.

Elias ne cilla pas, malgré la sueur qui lui glaçait les reins.

— Les chiffres ne mentent jamais, Don Saverio. Le poids ne correspondait plus à la sortie de la blanchisserie. Cent grammes par-ci, un kilo par-là. Le système s'enrayait.

Saverio inspecta la plaie avec une curiosité clinique.

— Une exécution chirurgicale. Tes chiffres tuent avec une précision effrayante.

Elias sentit l'étau. Saverio n'avait pas besoin de savoir compter pour sentir l'odeur du mensonge. Le Don ne lisait pas les bilans, il lisait les hommes.

— J'ai simplement identifié l'anomalie, reprit Elias d'une voix monocorde. Votre bras droit a décidé de la sentence. Je ne fais que maintenir la machine en marche.

Saverio s'approcha jusqu'à ce qu'Elias sente l'odeur du tabac froid sur son haleine.

— La machine, répéta-t-il. Mais ici, la seule matière première, c'est la loyauté. Nico n'avait pas de voiture neuve. Pas de putes de luxe. Juste une mère malade à la Joliette. Je pense que Nico était le fusible que tu as fait sauter pour protéger le circuit principal.

Le cœur d'Elias manqua un battement. Dans son esprit, l'image de Clara s'imposa. Clara, dont le souffle n'était plus qu'un râle de papier déchiré. Il lui fallait ces dix millions. Le prix de la survie à l'Alcazar n'était pas négociable. Cent kilos de billets. Le poids du sang.

— Si vous doutez de moi, Don Saverio, alors ma présence ici est une erreur.

Saverio sourit, ses yeux froids comme le fond du Vieux-Port. Il sortit une montre à gousset ancienne. Le tic-tac, dans le silence de mort du hangar, sonna comme des coups de marteau sur un cercueil.

— J'ai fait mes propres calculs, Elias. Nico est mort, c'est un sacrifice que j'accepte. Mais l'urgence vient de changer de camp. Tu n'as plus soixante jours pour blanchir le reste. Tu en as trente. Dans un mois, je veux les dix millions pesés et emballés. Pas un euro de moins. Pas une seconde de plus.

Le monde d'Elias vacilla. Trente jours. C'était physiquement impossible sans laisser de traces.

— Trente jours, c'est le temps qu'il faut pour que la chair se détache des os, Elias. Ne me force pas à vérifier si c'est vrai pour toi aussi.

Dehors, la route du littoral était déserte. Elias conduisait mécaniquement sa Peugeot 406. Il s'arrêta devant une cabine téléphonique décrépite, à l'écart des grands axes. Il l'avait lui-même piratée, reroutant les signaux par trois serveurs fantômes. C'était la seule qu'il pensait sûre. Il composa le numéro de Marco, son contact technique.

— Le calendrier a changé. On divise par deux.

— C'est un suicide, Elias. Les compteuses vont griller.

— Alors augmente la pression. On a trente jours pour rendre le système illisible.

Il raccrocha, le front contre la vitre froide. Soudain, une lueur attira son regard. Dans le reflet, il vit une silhouette immobile à l'angle du bâtiment en face. Un homme en trench-coat, l'observant avec une fixité de statue. Elias sentit une horreur glacée : s'ils l'avaient repéré ici, c'est que les Russes de l'Alcazar étaient bien plus puissants qu'il ne l'avait calculé. Son "fantôme" informatique n'était qu'une illusion.

Il reprit la route, mais il fut rapidement pris en sandwich par deux berlines sombres. Ce n'étaient pas les Russes. C'était la meute de Saverio. On le traîna dans une ancienne usine de salaisons à Saint-Henri. L'air y était saturé de javel et de viande froide. Sous les ampoules nues, Don Saverio l'attendait. À ses pieds, une bâche plastique recouvrait une forme oblongue.

— On a trouvé le corps, Elias, murmura le Don. Mais ce n'était pas celui de Nico.

C'était Fabio, le jeune coursier d'Elias. La gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

— On a cherché la vérité dans ses entrailles, reprit Saverio. Mais il n'avait rien en lui. Juste de la peur.

Le Don écrasa son pouce sur une ecchymose au cou d'Elias. La douleur fut fulgurante.

— L'argent ne s'évapore pas, Elias. Quelqu'un sabote l'horloge.

Il sortit alors une enveloppe cachetée à la cire noire, jetée sur le corps de Fabio. Un sceau slave.

— Les Russes m'ont envoyé ça. Ils disent que tu leur dois quelque chose. Ils ne me donnent plus trente jours, Elias. Ils en veulent le solde dans quinze. Tu es pris entre mon marteau et leur enclume.

Marco, le nettoyeur d'Elias, l'attendait dans un garage clandestin saturé de vapeurs d'huile.

— On injecte le virus maintenant, ordonna Elias. Je veux que le circuit de Saverio s'auto-alimente et disparaisse. On ne calcule plus, on efface.

Sa voix n'était plus celle du comptable. C'était un instinct animal, brut. L'émotion submergeait enfin la mathématique.

Soudain, le rideau de fer du garage fut forcé. Tonio, le tueur de Saverio, entra avec deux hommes.

— Le Vieux veut tes mains, Elias.

Dans le chaos qui suivit, Elias ne chercha pas la logique. Il déclencha un extincteur industriel modifié. La pièce fut noyée dans un nuage opaque. Au milieu des cris et de la toux, il utilisa sa connaissance millimétrée de l'espace pour renverser une étagère de fonte sur les jambes de Tonio. Le craquement des os fut net. Elias ramassa un démonte-pneu. Il ne vit plus des chiffres, mais la nécessité de la survie. Il frappa. Le choc fut sourd, définitif.

— On va à l'Alcazar, lâcha Elias à Marco. Maintenant.

L'entrée de la clinique souterraine était un contraste sensoriel violent. Le passage de la moiteur marseillaise au froid clinique de la climatisation lui fit claquer les dents. Le silence était celui d'une morgue de luxe. Elias avançait, le sac de sport lesté de

liasses, mais surtout d'un détonateur.

Il entra dans la salle circulaire. Clara était là, sous les draps blancs, un spectre relié à des moniteurs qui grésillaient. Trois Russes l'entouraient.

— L'argent, Elias, exigea le chef.

— Je vous apporte mieux, répondit Elias en montrant le boîtier relié à ses serveurs. Je vous apporte le chaos.

À cet instant, les alarmes hurlèrent. Saverio, guidé par les fausses coordonnées GPS envoyées par Marco, venait de lancer l'assaut. Les portes blindées volèrent en éclats. Le contraste fut total : la pureté blanche de la salle contre le sang chaud qui gicla instantanément sur les murs. Elias se jeta sur le bloc opératoire, protégeant Clara de son corps alors que les balles pulvérisaient les vitres.

Il sentit le liquide chaud d'une tubulure brisée se mêler au sang d'une plaie à son épaule. La clim soufflait un froid polaire sur sa nuque tandis qu'il serrait la main de sa femme. Le système s'effondrait enfin. Il n'y avait plus de 100 kilos. Plus de 15 jours. Juste le Mistral qui hurlait au-dehors et le silence qui commençait à gagner le cœur de l'Alcazar.

Chapitre 8

Fi(vre et Poussi(re

L'air dans l'appartement de la rue de la République n'était plus de l'oxygène. C'était une mélasse invisible, chargée de particules de plâtre et de la sueur acide de Clara. Elias restait immobile, le dos appuyé contre le chambranle de la porte, observant le soulèvement erratique de la couverture. Chaque inspiration de sa femme sonnait comme un broyeur à gravats lointain, un râle sec qui raclait le fond de ses bronches calcifiées. Il ne regardait pas sa montre. Pour lui, le temps n'était plus une suite de secondes, mais une série de dégradations matérielles.

Soudain, le corps de Clara se cambra. Un spasme, violent, électrique. Un filet de liquide sombre, presque noir sous la lumière jaunâtre de l'ampoule à nu, s'échappa du coin de sa bouche. Elias sentit la panique monter. Il l'écrasa sous un calcul de trajectoire immédiat. La panique coûtait trop cher en oxygène. Il s'approcha, ses genoux craquant dans le silence sépulcral de la pièce. Il essuya le sang avec le revers de sa manche en lin gris, sentant la chaleur fiévreuse de la peau de Clara brûler son poignet.

— On bouge, murmura-t-il. Sa voix était un raclement de cuir sur du béton.

Il l'enveloppa dans un drap rêche. Elle ne pesait plus rien. Un squelette de verre enveloppé de papier de soie. Dans le couloir, les sacs de transport en nylon 1000 deniers l'attendaient. Cent kilos de papier-monnaie. Dix millions d'euros. Le poids du sang, littéralement.

L'ascenseur était en panne depuis 1994. Elias descendit les quatre étages par l'escalier de service, Clara contre son torse, chaque marche résonnant comme un coup de glas.

L'odeur de la cage d'escalier était celle de Marseille : pisse séchée, vieux tabac et cette humidité saline qui ronge le fer. En bas, le Citroën Jumper gris attendait dans l'ombre d'une ruelle borgne. Elias déposa Clara sur le matelas de fortune à l'arrière, entre les parois métalliques nues. Puis, il fit trois voyages pour descendre les sacs. Trente-trois kilos par sac. Le cuir des poignées lui sciait les paumes. Ses tendons claquaient. Son souffle se faisait court. Il ne comptait plus les billets, il comptait la friction.

Le trajet vers la zone portuaire fut une immersion dans les entrailles de la bête. Marseille ne dormait pas, elle digérait ses déchets sous une chaleur de plomb. Il bifurqua vers les anciens entrepôts de la Joliette, là où le béton rencontre l'eau noire. Le Terminal 4. Un complexe de hangars désaffectés dont les fondations s'enfonçaient sous le niveau de la mer.

Il gara le camion à l'intérieur du hangar. Le silence fut plus lourd que le moteur. L'odeur du gasoil se mélangeait à une senteur plus inquiétante : celle de l'argent moisi. Il ouvrit l'un des sacs. L'humidité du port avait déjà commencé son œuvre. Une pellicule grisâtre, veloutée, rongait les liasses de cent euros. Le papier-monnaie était organique. De la fibre de coton et de lin. Les dix millions se transformaient en un cadavre végétal, une purée de papier sans valeur qui puait la cave et le renfermé.

— Elias...

Le souffle de Clara était à peine audible. Ses yeux étaient vitreux, reflétant la lueur des néons vacillants. Elias l'installa dans la petite pièce de service, ajustant le masque à oxygène volé à la Timone. Le sifflement du gaz devint le seul métronome de cette crypte. Il disposa les sacs autour du lit comme des remparts de cuir. Puis, il s'assit par terre, le dos contre la paroi suintante, et ouvrit son carnet.

Jour 42. Stock déplacé. Humidité : 85%. Risque de dégradation fongique imminent. Sujet C : État critique.

Soudain, un claquement sec résonna à l'entrée du hangar. Le son d'un perceur que l'on arme. Elias se figea. Sa main descendit vers un lourd démonte-pneu en acier. Des pas lourds écrasèrent la passerelle métallique, deux niveaux plus haut. Une silhouette apparut : Marco "Le Chien". Il tenait un Beretta 92FS, le bronzage mat du canon prolongeant son bras comme une extension de la volonté de Saverio.

— Elias ? cria Marco. Sa voix résonna dans le vide. Le Vieux veut te parler. Il dit que tout est pardonné.

Un mensonge grossier. Pour Saverio, le pardon était une perte de profit. Marco descendit les marches, le métal gémissant sous ses cent kilos. Il s'arrêta au niveau du sol, humant l'air.

— Ça pue le moisi ici. On va abrégé les souffrances de la petite, Elias. Pour toi, ça sera plus long.

Marco posa sa main sur la poignée de la pièce de service. Elias agit. Il ne cria pas. Il projeta le démonte-pneu contre un empilement de barils vides à l'autre bout du hangar. Le fracas fit pivoter Marco. C'était la fraction de seconde nécessaire. Elias se jeta sur le levier d'un vieux tableau électrique délabré et l'abassa d'un coup sec.

Un arc électrique bleu jaillit du boîtier dans un claquement d'ozone. Elias avait saboté le câblage. Un câble haute tension, libéré de ses fixations, fouetta l'air et vint frapper le sol humide, là où Marco se tenait. Le cri de l'homme fut étouffé par le bourdonnement électrique. Son corps fut secoué de spasmes, une danse macabre éclairée par les étincelles. L'odeur de la chair brûlée remplaça instantanément celle du moisi. Marco s'effondra, les yeux grands ouverts sur un plafond qu'il ne verrait plus jamais.

Elias ramassa le Beretta 92FS. Le métal était chaud. Il retourna auprès de Clara. Elle

n'avait pas bougé.

— C'est rien, murmura-t-il. Juste une panne de système.

Il savait que Saverio enverrait d'autres hommes. La menace invisible du Vieux pesait plus lourd que le cadavre de Marco. Elias devait livrer ce poids mort à l'Alcazar. L'ancienne salle de spectacle devenue bibliothèque était son seul salut, un contraste violent entre la culture de marbre et sa propre pourriture.

Il commença à nettoyer le visage de Clara à l'éponge. Ses gestes étaient d'une précision chirurgicale. Il ne restait plus de place pour l'émotion. Il ne restait que la logistique du désespoir. Il nota une dernière ligne dans son carnet :

Incident technique résolu. Pertes collatérales : 1. Prochaine étape : L'Alcazar.

Il chargea les sacs et le corps de Clara dans le camion. Marseille l'attendait dehors, cette bouche immense prête à le digérer. Il passa la première. Le moteur rugit. Dans l'ombre du hangar, il crut entendre la voix de Saverio murmurer à son oreille : « La loyauté, Elias, c'est comme le béton. » Elias accéléra. Il n'était plus un comptable. Il était devenu l'opérateur d'une machine infernale, et il irait jusqu'au bout, même si le béton devait finir par l'engloutir tout entier.

Chapitre 9

La Rupture du Système

L'air dans la cave de la rue de la Joliette n'était plus de l'oxygène. C'était une soupe épaisse, saturée de poussière de papier-monnaie, d'ozone recraché par les compteuses Glory en surchauffe et de l'odeur acide de la sueur d'Elias. Les quatre machines ronronnaient, un bruit de mitrailleuse étouffée, avalant des liasses de billets de 100 euros, les recrachant en piles de cinquante unités que les élastiques de caoutchouc brun venaient cingler avec un claquement sec.

Elias ne regardait pas l'argent. Il regardait le chronomètre à son poignet, un vieux cadran mécanique dont le tic-tac semblait résonner dans ses os. Dix millions d'euros. Cent kilos de papier. Le poids d'un homme mort.

Le système de blanchiment qu'il avait mis sur pied pour Don Saverio était une horlogerie de précision, un réseau de sociétés-écrans et de transitaires portuaires qui faisait circuler le cash comme le sang dans une artère. Mais Elias venait de poser un garrot. En amont, les vannes étaient fermées. En aval, les comptes étaient vides. La panique allait remonter la rue comme une onde de choc, des docks jusqu'à la villa du Don à Cassis.

— Elias ?

La voix de Nino sortit de l'ombre, près de la porte blindée. Nino était le neveu d'un cousin, un type avec des épaules de déménageur et le regard vide de ceux qui ont arrêté de réfléchir à l'école primaire.

— Pourquoi ça s'arrête, Elias ? Les camions de la boîte de nuit attendent. Le Petit Bar

réclame son dû.

Elias ne leva pas les yeux de son registre. Sa plume grattait le papier jauni, consignait des chiffres fictifs.

— Le serveur central à la banque de Valletta a sauté, Nino. Un bug de transfert. Va fumer. L'odeur de tes Gauloises est la seule chose qui m'empêche de m'endormir.

Nino grogna, mais il ne bougea pas. Il s'approcha des compteuses. Il aimait voir l'argent. Pour lui, c'était de la magie. Pour Elias, c'était du lest.

— Le Vieux va gueuler, dit Nino en passant une main grasse sur son crâne rasé. Il dit que le silence, c'est le bruit de la trahison.

— Dis au Vieux que le silence, c'est le bruit de la sécurité, répliqua Elias, la voix blanche. Sors, Nino. Tu me fais perdre mon rythme.

Nino finit par s'exécuter. Dès que la porte se referma, Elias laissa tomber son masque. Ses mains se mirent à trembler. Il se dirigea vers le coffre de transit, une masse d'acier encastrée dans le mur de roche. Le code : six chiffres. La date de naissance de Clara. Un secret sentimental au cœur d'un mécanisme de mort.

Soudain, le téléphone à cadran posé sur le bureau se mit à sonner. Un cri strident. Il décrocha.

— Oui.

— Elias.

C'était la voix de Don Saverio. Une voix de gravier et de velours, calme, trop calme.

— Don Saverio. Je règle le problème de Malte.

— Le problème n'est pas à Malte, Elias. Le problème est dans mon ventre. J'ai une aigreur. Comme si j'avais avalé quelque chose d'indigeste. Tu sais ce qui arrive quand je ne digère pas, n'est-ce pas ?

— Le système subit une surcharge, Don. C'est la logistique.

— La réalité physique, Elias, c'est que mes hommes aux ports me disent que tu as détourné trois cargaisons hier soir. Je ne crois pas aux bugs, Elias. Je crois aux hommes. Et les hommes, ça saigne quand on les presse. Nino est déjà là, je suppose ? Passe-le moi.

— Il est au fond du couloir. Je l'appelle.

Elias posa le combiné sur la table, sans raccrocher. Il n'avait pas deux minutes. Il se jeta sur les sacs, fourrant les dernières liasses avec une frénésie animale. Cent kilos. Quatre sacs. Il attrapa un chariot de transport en acier utilisé pour les rames de papier. Il y balança la cargaison. La structure grinça.

La porte blindée s'ouvrit brusquement. Nino n'avait plus de cigarette. Il avait son Beretta au poing.

— Le Vieux veut te parler, Elias. Et il a dit que si tu ne prenais pas le combiné tout de suite, je pouvais te faire un deuxième sourire sous le menton.

Elias se tint debout derrière son bureau. Le chariot était dissimulé par le meuble.

— Il est sur la ligne, Nino. Il a l'air nerveux.

Nino hésita. Il s'approcha du bureau, le bras tendu vers le combiné.

— Allô ? Patron ? C'est Nino...

C'est à ce moment qu'Elias utilisa la seule arme qu'il possédait : sa connaissance de la physique. Il envoya d'un coup de pied violent le lourd chariot de transport vers les genoux de Nino. Les cent kilos de papier monnaie, lancés avec l'inertie de la panique, percutèrent les rotules du colosse avec un bruit de bois sec qui se brise.

Nino hurla et s'effondra vers l'avant. Son coup de feu labourant le plafond de béton. Avant qu'il ne puisse se rétablir, Elias saisit la lourde compteuse Glory posée sur le bureau — quinze kilos d'acier et de roulements — et l'abattit de toutes ses forces sur la nuque de l'homme à terre.

Le choc fut mat. Nino s'écrasa le visage contre le sol. Son corps eut un dernier tressaillement, puis il devint une masse inerte de viande. Le combiné téléphonique laissait échapper la voix minuscule et grésillante de Saverio :

— Nino ? Nino !

Elias ne répondit pas. Il ramassa le Beretta, le glissa à sa ceinture — une sensation froide contre sa peau — et se remit au travail. Il n'y avait plus de place pour la méthode. Il poussa le chariot vers la sortie de service menant aux tunnels du vieux port. Le poids était immense. Chaque pas était une lutte contre la gravité et contre son propre cœur.

Il déboucha dans une galerie technique saturée d'humidité. Au détour d'un pilier de béton dévoré par le salpêtre, il tomba nez à nez avec Le Grec. C'était le nettoyeur de Saverio. Un homme sans âge, dont le visage était une carte de cicatrices. Il tenait un fusil à pompe au canon scié.

— On ne part pas sans dire au revoir, Elias ? Le Vieux est très vexé.

— L'argent ne lui appartient plus, Grec. Il appartient à la mort.

— Dommage qu'on ne puisse pas lire les poèmes quand on a un trou de la taille d'une assiette dans le buffet. Pose les sacs.

Elias lâcha brusquement les poignées du diable. Le poids des cent kilos fit basculer l'engin vers l'avant. Au même moment, Elias plongea derrière un massif de tuyaux. Le coup de feu déchira le silence. Une gerbe de plomb percuta les sacs de toile, transformant des milliers d'euros en une pluie de confettis verts. Elias sortit le Beretta de Nino. Il ne visa pas. Il vida le chargeur dans la direction du Grec, les yeux fermés. Il tira jusqu'à ce que le percuteur claque dans le vide.

Le silence revint. Le Grec était adossé au mur, regardant avec une incrédulité stupide le sang qui s'échappait de sa gorge en bouillonnant.

Elias se releva, les jambes en coton. Il restait environ neuf millions. Suffisant. Il se remit en route, traînant le diable qui claudiquait. Il déboucha enfin sur le quai 42. L'air marin, chargé de fioul, le frappa au visage. La barge était là, son moteur diesel tournant au ralenti. Marius, un marin sec au visage couturé, l'attendait.

— T'es en retard, Elias.

— Le prix du sang a augmenté, répondit Elias en jetant le premier sac sur le pont.

Il grimpa à bord, s'effondrant sur les sacs. Alors que la barge s'éloignait, une vedette rapide surgit de la brume, sans feux. Un projecteur balaya le pont.

— Merde, jura Marius. C'est la garde de Marco.

Marco, le lieutenant de Saverio, se tenait à l'avant de la vedette, épaulant un fusil

d'assaut. Elias, sentant son dos le brûler de douleur, utilisa un sac de billets comme bouclier. Une balle de 7.62 traversa la cabine de la barge.

Elias balança un sac de dix kilos vers la vedette. Le sac s'éventra contre le bastingage ennemi. Un blizzard de billets de 100 euros s'envola, aveuglant les tireurs par cette pluie de richesse subite. Marius en profita pour donner un coup de barre violent. La barge percuta le flanc de la vedette dans un craquement de fibre de carbone.

Marco tenta de grimper à bord, le visage déformé par la rage. Elias ne tira pas ; il n'avait plus de munitions. Il ramassa une barre de fer et frappa. La barre s'écrasa sur le crâne de Marco comme une pastèque mûre. Le lieutenant bascula en arrière, emporté par le remous. Il tomba droit dans les hélices de la vedette qui viraient à plein régime. Un cri bref, un bouillonnement rouge, puis plus rien.

— On arrive au canal d'Arles, grogna Marius, livide.

Le voyage vers l'Alcazar fut une agonie de silence. Arrivés aux entrepôts désaffectés du canal, Elias chargea les sacs restants sur un vieux diable. L'humidité y était saturée de produits chimiques.

Soudain, une voix surgit de l'ombre d'un pylône. Vincenzo, « Le Chien » de Saverio, les attendait avec un Beretta silencieux.

— Saverio veut son exemple, Elias. La confiance se paie avec de la viande.

Vincenzo tira. Marius s'effondra, la gorge ouverte par une balle de 9mm. Elias ne bougea pas. Il regarda Vincenzo s'approcher. Mais l'Alcazar n'était pas un simple hôpital ; c'était un sanctuaire slave. Une flèche de chasse lourde siffla depuis les bouches d'aération, transperçant l'épaule de Vincenzo.

Viktor, un colosse au cou tatoué de barbelés, sortit des ombres avec ses mercenaires

en treillis.

— Tu es en retard, Elias. Et tu amènes des ordures.

— L'argent est là, dit Elias d'une voix éteinte. Faites entrer Clara.

Pendant que les Slaves achevaient méthodiquement Vincenzo à la lame, Elias s'enfonça dans les entrailles de l'Alcazar. L'odeur changea : métal stérilisé et anesthésiants. Il entra dans la chambre blanche. Clara était là, minuscule sous les machines. Ses poumons artificiels faisaient un bruit de soufflet.

— J'ai apporté le poids, murmura-t-il en prenant sa main glacée.

— On a besoin de la suite, Elias, coupa le médecin slave. Deux millions pour l'avion médicalisé. On ne fait pas de crédit.

Elias ressortit, le corps en miettes. Il retourna au Terminal 4 du port pour récupérer les dernières liasses cachées. C'est là que Don Saverio l'attendait, seul, dans son costume de lin impeccable, fumant un cigare au milieu des conteneurs. Deux de ses derniers hommes montaient la garde.

— Tu as cassé mon jouet, Elias. Tu as arrêté la circulation du sang.

— Le système était déjà mort, Saverio.

Le Don fit un signe. Un géant s'avança avec un fusil à pompe. Elias, acculé, se jeta vers le tableau de commande d'une vieille grue de quai. Il frappa le levier de débrayage. Une tonne de chaînes et un crochet massif tombèrent du ciel, percutant le géant de plein fouet. L'homme fut broyé contre la coque d'un conteneur dans un bruit de carcasse éclatée.

Elias tira sur le dernier garde avec l'arme qu'il avait récupérée sur Marius. Trois balles dans le plexus. Puis il fit face à Saverio. Le vieil homme ne tremblait pas.

— Tue-moi, Elias. Mais ils la tueront quand même. Les prédateurs mangent les faibles.

Elias pointa son arme sur le cœur du Don, mais il ne tira pas. Il s'approcha, prit la canne au pommeau d'argent de Saverio et la brisa sur son genou.

— Les prédateurs mangent ceux qui ne servent plus à rien, Saverio. Tant que j'ai les codes de ton système, je suis l'homme le plus utile de Marseille. Rentre chez toi. Dis-leur que le comptable a pris les chiffres.

Elias remonta sur sa barge. Il lui restait soixante-douze heures pour sauver Clara. Le système était rompu, Marseille brûlait au loin sous les premiers rayons d'un soleil malade, et Elias posa sa main sur les sacs. Le papier était froid, mais dans son esprit, il brûlait d'une chaleur noire. La balance commençait enfin à s'équilibrer.

Chapitre 10

Le Seuil de Tol)rance

La pluie de Marseille n'était pas une bénédiction. C'était une suie liquide qui collait la poussière de charbon aux vitres poisseuses des hangars du J4. Dans le bureau d'Elias, une cage de verre suspendue au-dessus d'un entrepôt de pièces détachées, l'air sentait le vieux cuir et l'huile froide. Le silence n'était troublé que par le cliquetis régulier d'une compteuse de billets débrayée.

Elias fixait le petit paquet posé sur son bureau. Un cube de carton brut, entouré d'une ficelle de chanvre trop serrée. L'étiquette portait son nom, écrit à la plume, d'une calligraphie de notaire. L'écriture de Saverio. Une sentence de mort.

Il sortit un canif. La lame trancha la ficelle avec un sifflement sec. Elias ne tremblait pas. On ne gère pas dix millions d'euros physiques avec des mains qui s'agitent. Chaque geste devait être pesé, comme le lest qu'il s'apprêtait à déplacer. Sous le papier de soie, l'odeur monta : fer, boucherie et ozone. Il écarta les plis. Au centre, un billet de cent euros servait de linceul à une masse rigide. Le papier émeraude était maculé de traînées de sang épaisses, presque noires.

Elias utilisa la pointe du couteau pour déplier le billet. C'était l'index droit. La section était nette, un travail de précision exécuté au sécateur industriel. L'os blanc pointait au milieu de la chair violacée. Un reproche muet. Sur le dos de la main, la cicatrice en croissant de lune confirmait l'horreur. Marco. Son cousin. Son ombre.

Elias ferma les yeux. Sous ses paupières, le visage de Clara. Une minute de vie à mille euros. Le compte n'y était pas. Le message était clair : Saverio dépeçait la vie d'Elias pour compenser le vide de ses coffres. Pour le Vieux, l'argent n'était qu'une

extension du corps. Un vol était une amputation.

À deux kilomètres de là, dans une conserverie dont les fondations baignaient dans l'eau saumâtre, Don Saverio observait le travail de ses mains. L'endroit était saturé d'une humidité grasse. Marco était sanglé à une structure métallique. Ses yeux étaient injectés de sang, sa bouche scellée par un ruban adhésif industriel gris. Saverio portait un tablier de cuir. Il tenait un registre aux pages jaunies.

— Tu vois, Marco, commença Saverio d'une voix de confessionnal. Le monde d'aujourd'hui est une erreur. Les gens croient que l'argent est une idée. Mais l'argent, c'est du poids. Dix millions, c'est cent kilos de papier, de colle et d'encre. C'est physique. On doit en souffrir la carcasse.

Il ramassa une pince multiprise noire d'huile.

— Elias a pris cent kilos à ma famille. Je vais lui rendre cette dette. Gramme par gramme. Un doigt, c'est quoi ? Trente grammes ? On a encore du chemin.

Marco émit un gémissement étouffé. Saverio ne sourit pas. Il saisit le majeur de la main gauche.

— Est-ce qu'Elias t'aime assez pour s'arrêter ? Ou est-ce que sa femme pèse plus lourd que toi dans sa balance ? C'est la tragédie de la comptabilité.

D'un coup sec, Saverio serra la pince. Le craquement de l'os fut un bruit sourd, organique. Marco hurla derrière son bâillon. Une giclée de sang chaud frappa le tablier de cuir. Le vieil homme ne cilla pas. Il utilisa un nouveau billet de cent euros pour éponger la plaie jusqu'à ce que la coupure soit noire.

— L'encre et le sang, murmura-t-il. Enfin, ils se mélangent.

Retour au hangar. Elias n'avait pas bougé. Il se leva, les articulations craquantes, et se dirigea vers le coffre-fort de fonte. Le mécanisme gémit. À l'intérieur, les sacs de sport en nylon noir l'attendaient. Chacun pesait exactement dix kilos. Dix millions. La charge du sang. Elias en sortit un. Les liasses étaient serrées sous des élastiques qui criaient.

Le téléphone jetable vibra. Un SMS : *99.980*. Saverio déduisait le poids de la chair du poids de la dette. La logistique basculait dans la boucherie. Elias descendit l'escalier métallique. En bas, Vaco, un petit lieutenant de Saverio, l'attendait dans l'ombre des fûts de sablage.

— Le Vieux est en colère, Elias. Rend-lui les sacs. On dira que tu as vrillé à cause de ta femme. Il te coupera juste les mains.

Elias s'approcha, le visage de marbre.

— Est-ce que tu sais combien pèse un billet de cent euros, Vaco ? 1,02 gramme. Pour dix millions, ça fait un homme bien portant. La physique est la seule chose qui ne ment pas.

Elias tira sur un fil de nylon dissimulé. En haut, une pile de fûts métalliques bascula. Le fracas fut assourdissant. Un baril percuta Vaco de plein fouet, l'écrasant contre le béton. Elias ramassa le Beretta de l'intermédiaire qui agonisait au sol. Pas de sommation. Le canon de l'arme contre le front. Un clic, un boum, et Vaco n'était plus qu'une entrée supprimée dans le grand livre.

Elias jeta les sacs dans un conduit de ventilation menant aux égouts. Il se glissa à sa suite, chutant dans la fange noire. Il traîna le lest à travers les tunnels, comptant chaque pas. Chaque mètre était une seconde volée à la mort de Clara.

Trois heures plus tard, il atteignit l'Alcazar, ce purgatoire technologique sous les

docks. Le complexe respirait une odeur d'ozone et de détergent industriel. Elias, couvert de boue et de sang, fut escorté par deux gardes slaves jusqu'au bureau du Chirurgien.

— Vous avez du retard, Elias, dit le Chirurgien en ajustant ses lunettes d'acier. Le privilège de survivre se paye à la seconde.

Elias jeta deux sacs sur le bois précieux. Le reste était sécurisé dans un fourgon à l'entrée.

— C'est l'acompte. Amenez-moi Clara.

Le Chirurgien pesa une liasse. Ses yeux se durcirent.

— Il manque de la masse. Et Saverio est à ma porte. Le prix de ma neutralité vient de doubler.

— J'ai déjà payé le prix du sang, cracha Elias en jetant le doigt de Marco sur le bureau. Respectez le contrat ou je brûle le reste.

L'alarme hurla soudain. Une explosion secoua le plafond, libérant une pluie de poussière de béton. Les néons passèrent au rouge. Les gardes slaves se mirent en position, mais la trahison vint de l'intérieur. Le plafond s'effondra. Dans la fumée, une silhouette massive apparut, un fusil à pompe au poing. Santi.

Il abattit le premier garde d'une décharge qui repeignit le mur de blanc en rouge. Le Chirurgien tenta de fuir avec les sacs ; une seconde décharge lui pulvérisa le bras. Santi s'avança vers Elias, calme, ignorant le chaos.

— Le patron a payé le béton de ce trou il y a vingt ans, Elias. Tu pensais vraiment te cacher dans sa propre poche ?

Santi pointa son arme vers la vitre de la chambre où Clara reposait, branchée à des machines dont le cliquetis ressemblait à une compteuse de billets.

— Le patron ne veut pas que tu meures ici. Il veut que tu continues à porter ta charge. Dehors.

Santi ramassa un sac éventré et le jeta aux pieds d'Elias.

— Lève-toi, comptable. On rentre à la maison. Le patron a gardé le reste de Marco. Il veut que tu le recouses toi-même. C'est ça, la famille. On répare ce qu'on a déchiré.

Elias regarda une dernière fois le visage de cire de Clara derrière la vitre ensanglantée. Il comprit enfin que l'Alcazar n'était pas une clinique, mais une étape de traitement de la viande. Il ramassa le nylon noir. Il était plus lourd que les dix millions. C'était le poids d'une vie réduite à zéro.

Dehors, la pluie de Marseille continuait de tomber, lavant le sang sur le goudron pour le porter jusqu'à la mer, là où les dettes finissent toujours par s'accumuler au fond de l'eau noire. Elias marcha vers la Mercedes de Saverio, un sac dans chaque main, prêt à payer les intérêts d'une soustraction qui n'en finirait jamais.

Chapitre 11

L'Odyss) e Souterraine

L'échelle de fer était une morsure de rouille. Elias descendait, chaque barreau vibrant sous son poids et celui du premier sac en toile de bâche. Vingt-cinq kilos. Le premier quart de sa trahison.

En bas, l'air n'était plus de l'air. C'était une soupe saturée de méthane, de soufre et d'une humidité grasse. Elias posa le pied sur la banquette de béton du collecteur principal. Le faisceau jaune de sa frontale tranchait l'ombre. Le flux de l'eau noire charriait les débris de Marseille avec un gargouillis de ventre malade.

Il posa le sac. Remonta. Trois fois encore.

Le transport de dix millions d'euros n'est pas une affaire de valises en cuir. C'est une affaire de vertèbres qui craquent. Cent kilos de papier-monnaie sous vide, compressés jusqu'à la dureté de la brique. Pour Elias, ce n'était pas une fortune, c'était un lest. Le prix physique de la survie de Clara. Il s'assit, le souffle court. Un comptable n'a pas de mémoire musculaire pour l'effort ; il n'a que la logique. Ses ongles étaient arrachés, ses tendons hurlaient. Il n'était plus qu'une machine logistique en train de s'enrayer.

Le bruit revint. Un grattement rythmique. Des griffes sur le béton.

Elias se leva, saisit les poignées de la luge en polyéthylène. Il y arrima les quatre sacs. Chaque pas était une négociation avec la boue. Il tirait, le corps penché à quarante-cinq degrés, les muscles du cou tendus à rompre. L'odeur du gasoil infiltré par les bouches d'égout se mêlait à la puanteur des excréments. C'était l'odeur de la

réalité.

Une silhouette apparut au bord du canal de dérivation. Accroupie. Des guenilles durcies par la crasse. L'Écorché.

— C'est pas un chemin pour les honnêtes gens, ça, croassa l'ombre.

L'homme fixa la luge. Il savait. Ces spectres ont l'instinct du profit interdit. Il sortit un vieux couteau à dépecer, la lame affûtée jusqu'à l'os. Il n'y avait pas de place pour la haine, juste pour une correction budgétaire. Elias ne recula pas. Il utilisa l'inertie de la luge. Il pivota, projetant de toutes ses forces les cent kilos contre les jambes de l'assaillant.

Le choc fut sourd. Un bruit d'os brisés comme du bois mort.

L'Écorché s'effondra. Avant qu'il ne rampe, Elias fut sur lui. Il saisit la tête par les cheveux gras et la frappa contre le rebord du collecteur. Une fois. Deux fois. Le crâne sonna creux. Le sang, noir sous la lampe, gicla sur ses gants. Il bascula le corps dans le flux vicié. La mort pèse toujours plus que la vie.

Elias ramassa sa luge. Il marchait depuis des heures, comptant ses pas. Mille deux cents. Soudain, un claquement métallique. Derrière lui.

— Il est passé par là.

La voix de Marco « Le Loup ». Le bras droit de Saverio. Elias éteignit sa frontale. Le noir devint total. Il se colla contre la paroi suintante. S'il abandonnait l'argent, il pouvait fuir. Mais sans les cent kilos, Clara mourait dans les quarante-huit heures. L'Alcazar n'acceptait pas les promesses, seulement le poids du sang.

Il atteignit une vanne de décharge des années 30. Une roue de fonte rouillée. Derrière

lui, les torches déchiraient l'obscurité.

— Elias ! hurla Marco. Rends l'argent et ça sera rapide !

Elias jeta tout son poids contre la roue. Le métal gémit. Un craquement de glace. La roue tourna d'un quart de tour. La vanne explosa. Ce ne fut pas une fuite, mais un mur d'eau noire jaillissant avec la force d'un bélier hydraulique. Elias se cramponna à une échelle de secours. Marco et ses hommes furent fauchés. Leurs cris furent étouffés par le fracas de la marée refoulée.

Quand le débit se stabilisa, Elias était seul. Trempé, le visage ensanglanté par les éclats de béton. Il tira la luge immergée vers la surface. 02h45.

Il reprit sa marche. L'air devint plus frais, saturé d'ozone. L'Alcazar approchait. La clinique souterraine pour les damnés. Il atteignit une porte blindée, grise, anonyme. Pas de poignée, juste un lecteur thermique.

— C'est Elias, dit-il à la caméra. J'apporte le paiement. Cent kilos.

Les verrous s'engagèrent. Un air stérile l'aveugla. Deux hommes en costume sombre et masques chirurgicaux s'emparèrent de la luge. Elias les suivit, ses chaussures boueuses souillant le blanc immaculé des couloirs.

Il fut conduit dans une salle de contrôle vitrée. De l'autre côté, Clara. Elle paraissait bidimensionnelle sous les scialytiques, reliée à des racines de câbles. Le Docteur Volkov, un ingénieur en mécanique humaine au regard de glace, apparut à ses côtés.

— La pesée est exacte, dit Volkov en consultant sa tablette. Mais votre temps est écoulé, Elias. Saverio a mis un prix sur votre tête. Il veut le symbole.

— Sauvez-la, répondit Elias. Je sors les accueillir.

Il ramassa le pistolet compact d'un garde neutralisé dans le couloir de maintenance. Il retourna dans l'obscurité des gaines techniques. Santino, le nettoyeur de Saverio, l'attendait au bout d'un tunnel.

— Elias, mon fils... soupira Santino. On ne tourne pas le dos au Don.

— Le Don n'aime rien, Santino. Il possède. Et il n'a jamais possédé ce qu'il y a ici.

Santino épaula son Beretta. Elias fut plus rapide. Il ne tira pas comme un soldat, mais comme un comptable clôturant un exercice. La décharge cueillit Santino à l'estomac. L'homme fut projeté dans la boue.

Elias se pencha sur lui, ignorant la douleur de sa propre épaule brûlée.

— Dis à Saverio que le comptable a fermé les livres. La dette est irrécouvrable.

Il remonta à la surface par une plaque d'égout derrière les hangars de la Joliette. L'air de la nuit marseillaise le frappa. Il n'était plus Elias le logisticien. Il était la conséquence.

Il marcha jusqu'à la villa de la Corniche. Pas de gardes. Le portail s'ouvrit seul. Dans le salon, Saverio l'attendait, un verre de grappa à la main. Le vieux patriarche n'était plus un dieu, juste un vieillard diminué dans un fauteuil trop grand.

— Tu as coûté cher ce soir, Elias, dit Saverio. Marco. Santino. Et l'argent.

— L'argent est devenu de la médecine, Saverio. Il est dans les veines de ma femme. Il ne reviendra jamais dans vos coffres.

— Tu mourras de toute façon.

— Peut-être. Mais j'ai déjà envoyé les dossiers à la presse. Les comptes sont gelés. Vos hommes ne seront pas payés demain matin. Votre empire vient de déposer le bilan.

Elias vit le masque de marbre du vieil homme se fissurer. Il recula vers la porte, l'arme basse, inutile désormais. Il n'avait plus besoin de millions, ni de vengeance.

Il sortit dans l'aube naissante. Les sirènes hurlaient au loin, un chœur pour les morts qu'il laissait derrière lui. Le poids du sang était toujours là, mais il n'était plus une charge. C'était une encre. Il venait d'écrire le mot fin sur quarante ans d'enfer.

Elias commença à marcher vers la mer, le regard fixé sur l'horizon, là où la vie de Clara recommençait à chaque battement de machine. Quelque part sous la ville, les rats se partageaient les restes de son ancienne vie. Ici, au grand jour, il n'était plus qu'une ombre libre.

Chapitre 12

Le Code d'Honneur Bris)

L'obscurité de l'entrepôt n'était pas un vide, c'était une matière. Une épaisseur de goudron et de scories industrielles qui s'engouffrait dans les poumons à chaque inspiration, râpeuse, chargée d'une humidité saline qui semblait vouloir corroder les os eux-mêmes. Au fond du hangar 14, loin des grues squelettiques du port autonome qui grinçaient sous le vent de mer, une seule ampoule à incandescence oscillait au bout d'un fil dénudé. Elle jetait une lueur malade sur les agrégats de calamine et de poussière de fer qui jonchaient le sol.

Elias sentait le froid du métal contre ses reins. On l'avait assis sur une chaise de bureau en skaï déchiré, le corps cerné par le silence de Don Saverio. À sa gauche, Marco le Muet restait immobile, une ombre de cuir et de nicotine froide.

En face de lui, Don Saverio était une statue de granit sculptée dans un costume de laine sombre. Ses mains, larges comme des battoirs et tachetées par la vieillesse, reposaient à plat sur le bureau de contremaître couvert de registres jaunis. Il n'y avait pas de bagues. Juste la force brute de celui qui n'a plus besoin de prouver qu'il peut broyer une gorge.

— Tu as une montre de prix, Elias, dit enfin Saverio. Sa voix était un râle de gravier remué par une pelle. Un homme qui possède le temps ne devrait pas le gaspiller de cette façon.

Elias ne baissa pas les yeux. Soixante-douze battements par minute. Régulier. Son cerveau de logisticien restait froid.

— Le temps n'est qu'une variable, Saverio. Ce qui compte, c'est le volume. Cent deux kilos de papier, c'est difficile à déplacer sans faire de bruit. Vous le savez mieux que quiconque.

Le Don esquissa un mouvement de tête. Marco fit un pas en avant. La violence fut mécanique. Le revers de la main de Marco percuta la tempe d'Elias. Un choc sec, le bruit d'un fruit mûr qui éclate sur le sol industriel. Elias recracha une gorgée pourpre sur ses chaussures.

— Tu as brisé la machine, Elias, reprit Saverio. Chaque billet de cent qui passe par tes mains est un sacrement. En détournant le flux, tu as commis un sacrilège. Tu as insulté la loyauté.

— La loyauté ne paie pas les filtres de la clinique de l'Alcazar, Saverio. J'ai fait ce que j'avais à faire.

Saverio se leva, massif, une ombre dévorante. Il sortit un coupe-chou de sa poche, à la lame d'acier bleui. Sans prévenir, il fit un signe à Marco qui plaqua le bras gauche d'Elias sur le bureau graisseux. D'un geste d'une rapidité foudroyante, Saverio abattit la lame sur le petit doigt d'Elias.

Le hurlement resta bloqué dans la gorge du logisticien. Un craquement de cartilage, une giclée de sang chaud sur les registres.

— C'est l'acompte, dit froidement Saverio en essuyant la lame. Tu as soixante-douze heures pour me livrer l'argent. Si à la soixante-treizième heure, je n'ai pas les billets, j'irai chercher ta femme. Et sa fin sera beaucoup plus lente que ce que la maladie lui réserve. Marco, va poster les hommes au terminal. Elias, sors d'ici. Le poids du sang est toujours plus lourd que celui de l'or.

Elias se leva, ses jambes flageolantes. Il se détourna et marcha vers l'obscurité du

port, abandonnant ce morceau de lui-même sur le bois crasseux.

* * *

Deux heures plus tard, le port autonome n'était plus qu'un labyrinthe de fer et de brouillard. Elias, le visage pâle comme un linceul, s'appuyait contre la carrosserie de sa Peugeot. Il venait d'injecter une dose massive de morphine directement à travers son pantalon. Le soulagement était une vague de glace qui anesthésiait son doigt manquant, mais son esprit restait fixé sur les chiffres. Cent deux kilos. Dix millions deux cent mille euros, en coupures de cent. Deux cent grammes de trop pour ce qui lui restait de force.

Il atteignit le container 402. La zone était saturée d'une odeur de gasoil et de sédiments marins.

— Je savais que tu viendrais ici, murmura une voix familière.

Marco était là, assis sur une caisse de bois, son fusil à pompe posé sur les genoux. Saverio l'avait envoyé en éclaireur. Elias ne fut pas surpris ; dans ce monde, la trahison était la seule constante.

— Le Vieux a dit que tu ne pourrais pas laisser ton trésor, Marco sourit, un sifflement de serpent.

— Tu n'es qu'une variable d'ajustement, Marco.

Le Muet épaula son arme. Le coup de feu déchira le silence du port. Une gerbe de chevrotine percuta l'épaule gauche d'Elias, arrachant la chair et projetant des éclats d'os contre le métal du container. Elias fut projeté en arrière, mais le choc traumatique fut absorbé par la morphine. Il ne tomba pas. Il était devenu une chose miraculeusement cadavérique, un spectre mû par une volonté biologique pure.

Marco s'approcha pour l'achever, mais Elias, dans un réflexe d'animal acculé, saisit un levier de fer qui traînait parmi les agrégats. Il ne frappa pas comme un soldat, mais comme un mécanicien brisant une pièce défectueuse. Le levier percuta la gorge de Marco dans un bruit de verre pilé. Le tueur s'effondra, les mains griffant l'air, cherchant un souffle que ses vertèbres broyées ne pouvaient plus lui offrir.

Elias resta debout, son bras gauche pendait, inutile, une masse morte et sanglante. Il ouvrit le container. L'odeur de l'encre sèche et du papier scellé sous vide l'assaillit. Les huit sacs de sport noirs étaient là.

Il commença l'impossible.

Il ne portait pas les sacs ; il les traînait, centimètre par centimètre, sur le sol couvert de calamine. Chaque mouvement arrachait un grognement de douleur que la drogue ne parvenait plus à étouffer. Cent deux kilos. Il les hissa dans le coffre de la Peugeot, utilisant son épaule valide comme pivot, son corps tremblant sous l'effort herculéen. La survie n'était plus une question de courage, c'était une question de physique.

Il monta au volant, sa vision se bordant de noir. Il devait atteindre l'Alcazar.

Le trajet fut une hallucination de néons et de bitume mouillé. Lorsqu'il arriva devant la grille de fer de la clinique clandestine, il n'était plus qu'une carcasse imbibée de sang et de sueur acide. L'homme en costume gris qui l'attendait fit signe à ses colosses de récupérer les sacs.

— Vous saignez sur mes dalles, Elias, dit l'homme avec une froideur de marbre.

— Vérifiez le compte, articula Elias, la voix blanche. Cent deux kilos. Dix millions deux cent mille euros. Tout est là. Pas un gramme de moins.

Il s'effondra contre la paroi de l'ascenseur de service alors que les portes se refermaient sur le monde extérieur. Dans la descente vers les entrailles de la clinique, Elias ferma les yeux. Il n'était plus le génie des chiffres, le logisticien de l'ombre. Il n'était plus qu'une dépense inutile dans le grand livre de comptes de Saverio. Mais alors que l'obscurité l'enveloppait, il sentit le poids du sang s'alléger enfin.

Le papier journal brûlait peut-être mal dans l'eau, mais ce soir, à Marseille, le prix de la vie avait été payé au centime près, dans le fer, le sel et l'agonie.

Chapitre 13

L'Entrée l'Alcazar

L'ascenseur de service de l'ancienne conserverie de Mourepiane n'avait pas été huilé depuis la chute du Mur. Il descendait dans un hurlement de métal supplicié, une plainte stridente qui ricochait contre les parois de béton brut. Elias sentait le nylon des sacs lui scier les trapèzes. Cent kilos de papier. Dix millions d'euros en coupures de cent. Le prix d'une résurrection. L'odeur était là, tenace : un mélange de vieux papier cellulosique et de la sueur froide qui perlait sur son front.

À ses pieds, le brancard de Clara tressautait. Elle était si fine, si blanche, que la lumière du plafonnier la traversait. Ses yeux étaient clos, ses narines battaient faiblement, dernier vestige d'une horloge biologique qui s'enrayait.

— On y est, murmura Elias.

Les portes coulissèrent avec la lourdeur d'une guillotine.

L'Alcazar était un bloc opératoire encastré dans un bunker, un sanctuaire de titane niché sous le niveau de la mer. L'air y était sec, chargé d'ozone. Trois hommes les attendaient, le cou mangé par des tatouages de cathédrales orthodoxes. Ils portaient des tabliers de boucher en vinyle sur des treillis urbains. L'un d'eux, un colosse au crâne rasé, regarda les sacs.

— Le poids ?

— Cent kilos. Pile.

Elias lâcha les sacs. Le choc sourd sur la résine époxy sonna comme un verdict. Deux hommes s'emparèrent du brancard. Ils ne la touchaient pas comme une patiente, mais comme une marchandise précieuse.

— Attendez, lança Elias.

Il posa sa main sur le bras de Clara. La peau était glacée. Le médecin, un homme sec nommé Volkov, apparut dans l'entrebâillement d'une porte pressurisée.

— Le protocole commence, Elias. Le sang de votre femme va être filtré, ses organes mis au repos sous stabilisateurs russes. C'est un processus sale. Vous avez une dette à solder à la surface.

Elias sentit le canon d'un Glock 17 se presser contre sa tempe. C'était définitif. Il lâcha le reste du chargement. Le bruissement du papier-monnaie et le tic-tac des compteuses mécaniques composaient la symphonie de sa fin.

— Soignez-la. Si elle meurt, je reviens tout faire sauter.

Volkov eut un rire sec.

— Personne ne revient jamais de chez Saverio.

La remontée fut lente. Dehors, la nuit marseillaise était une éponge gorgée d'eau noire. À cinquante mètres, au milieu de l'esplanade défoncée, une Mercedes 600 attendait, dégageant un panache de fumée bleutée. Elias marcha vers la voiture. Chaque pas résonnait comme un coup de marteau sur un cercueil. La vitre descendit. Le visage de Saverio apparut, éclairé par le bout incandescent d'un cigare.

— Elias. On m'a dit que tu portais cent kilos de papier. La trahison donne des ailes, avant de briser les jambes.

Saverio fit un signe. Deux hommes sortirent : des nettoyeurs d'âge mûr, le regard vide. L'un d'eux, Marek, portait un sac en toile de jute.

— Monte, ordonna Saverio. La loyauté est une plante qui a besoin de chaleur pour être déracinée.

Elias s'exécuta. L'odeur intérieure était celle du cuir de Cordoue et du tabac. Une odeur de mort propre. La Mercedes quitta le port pour les hauteurs de l'Estaque.

— Tu as créé un infarctus à dix millions dans mon système, Elias.

— Clara allait mourir. Votre système recycle les mourants, il ne les soigne pas.

— Le système nous sépare des animaux. Tu as volé ton père et tes frères pour une ombre. Tu as payé les Russes, mais ils attendent mon signal pour débrancher les machines. Pourquoi garderaient-ils une bouche à nourrir quand le payeur n'est plus là ?

Le cœur d'Elias rata un battement. Un vide immense se creusa dans sa poitrine.

— Prenez ma vie, murmura-t-il. Mais laissez-lui ses soixante jours.

Saverio eut un sourire carnassier.

— Tu veux acheter du temps ? Très bien. Je vais te donner un prix. Mais ce ne sera pas en euros.

La voiture s'arrêta en bordure d'une falaise. Marek extirpa Elias et le jeta dans la boue. Le canon d'un fusil se logea dans sa nuque. Marek ouvrit son sac : scies, pinces, fils de fer.

— Chaque heure que ta femme passera dans cette clinique, tu nous donneras un morceau de toi. Je parie que tu ne passeras pas la semaine.

Marek lui brisa le bras gauche d'un geste sec. Le craquement de l'os fut net. Elias ne cria pas. Il s'effondra, la joue dans la terre.

— C'est une heure, annonça Saverio. Plus que mille quatre cent trente-neuf.

Le supplice commença sous une pluie acide. Marek travaillait avec une précision de métronome. Le premier ongle fut décollé. Elias sentit la morsure de l'acier glisser sous la corne. Un gémissement animal monta de sa gorge.

— Tu calcules encore, Elias ? demanda Saverio depuis la voiture. Ici, la dette est organique. Elle se paie en fibres et en hurlements.

Le colosse de l'Alcazar remonta pour confirmer la pesée. Il fit signe à Saverio.

— Le poids est bon. La femme est en salle de stabilisation.

Elias ferma les yeux. *Clara.* Son sang était filtré en bas pendant que celui d'Elias imprégnait le calcaire en haut. Saverio s'approcha, ouvrant un parapluie noir.

— Dix millions pour une femme qui ne se souviendra même pas de ton nom. Marek, emmène-le dans le hangar.

On traîna Elias sur le ciment gras. Le hangar était une cathédrale de tôle rouillée. Marek l'enchaîna à une chaise de bureau. Le deuxième ongle sauta. Puis le troisième. La douleur était devenue une couleur : un blanc éblouissant qui effaçait le monde.

— Pourquoi ? réussit à articuler Elias. Tu as l'argent.

— L'argent ne répare pas l'offense, répondit Saverio. Seule la douleur équilibre la balance.

Marek brisa le tibia d'Elias avec une barre de fer. Le son fut celui d'une branche de bois mort. Elias ne hurla pas, il aspira l'air dans un spasme.

— Tu as une dernière variable à connaître, Elias, reprit Saverio en sortant un rasoir. Ces sacs en bas ? Ce n'est que du papier destiné au pilon. Les vrais billets, les dix millions, sont déjà dans les incinérateurs de l'Alcazar. Ils servent de combustible pour les générateurs de Clara. À chaque seconde, ta fortune se transforme en fumée pour la faire respirer.

Saverio frappa Elias au visage, une rage soudaine brisant son masque de glace.

— Marek, finis-en. Je veux qu'il sente chaque seconde de ce qu'il a brûlé.

Marek vida un bidon de gasoil sur Elias. Le liquide froid s'infiltra dans les plaies ouvertes. Saverio sortit du hangar sans se retourner. Marek craqua une allumette.

— Adieu, Elias. Tu étais un bon comptable.

Le gaz s'enflamma dans un vrombissement sourd. Le feu courut sur le sol, grim pant le long du corps d'Elias. La douleur fut absolue, une consommation totale.

Dans un ultime sursaut d'adrénaline, Elias saisit le poignet de Marek. Ses doigts n'étaient plus que des charbons ardents, marquant le cuir des gants du bourreau. Il ne restait plus de place pour les cris, seulement pour une dernière transaction. Dans le fracas des flammes, il plaqua sa bouche contre l'oreille du géant et cracha un nom, un chiffre et une date. Le code de transfert des comptes offshores de Saverio. Le mot de passe de la fin du monde.

Marek resta pétrifié, la lueur de l'incendie dansant dans ses yeux de pierre. Elias lâcha prise, s'effondrant dans son propre brasier.

Sous terre, dans l'ombre clinique de l'Alcazar, Clara ouvrit les yeux. Elle sentit une bouffée de chaleur soudaine, comme une couverture de laine jetée sur ses épaules. Elle était sauvée. Dehors, Marek s'enfonça dans l'obscurité des conteneurs, emportant avec lui le secret qui allait dévorer l'empire de son maître.

La dette était soldée. Le poids du sang avait enfin trouvé son équilibre.

Chapitre 14

Le Dernier Compte

Le hangar 14 de la zone portuaire n'était pas un lieu, c'était une sentence. L'air y était figé à moins vingt degrés, une muraille de givre qui sciait les poumons. À l'intérieur, les thons rouges suspendus à des crocs d'acier ressemblaient à des suppliciés sous plastique, luisants sous des néons qui grésillaient comme des insectes en agonie.

Elias restait immobile, les mains dans ses poches. Le froid de l'acier lui faisait du bien ; c'était une douleur qu'il pouvait au moins quantifier. Face à lui, Don Saverio attendait, assis sur une caisse de transport. Marco, sa brute attirée, tenait un calibre 12 le doigt sur le pontet. L'odeur était un mélange d'ozone, de poisson congelé et de cigare froid.

— Tu es en retard, Elias, lâcha Saverio. Sa voix était un râle de gravier. Le temps, c'est le seul actif que je ne rachète pas.

Elias s'arrêta à trois mètres. Entre eux, sur une palette, quatre sacs de sport. Cent kilos de papier-monnaie. Cent kilos de trahison.

— L'argent est là, Don Saverio. Chaque billet est à sa place. Je les ai pesés moi-même. Cent kilos de chair pour racheter la mienne.

Saverio fit un signe à Marco. Le colosse ouvrit un sac. Le cri de la fermeture éclair déchira le silence. Il sortit une liasse maintenue par un élastique rouge. Le bruit du papier froissé était d'une violence obscène.

— C'est mon argent, Elias. Tu ne rends rien. Pourquoi je ne te suspends pas à un croc

pour voir si tu gèles plus vite que les thons ?

Elias soutint le regard. Ses yeux étaient deux fentes vides. La terreur était une variable qu'il avait déjà amortie.

— Parce que si je meurs ici, votre empire fait faillite dans exactement six heures, répondit Elias d'une voix monocorde.

Un silence de plomb tomba. Seul le ronronnement des compresseurs meublait le vide.

— Développe, Elias. J'aime les histoires de fantômes.

— Le circuit de blanchiment n'est plus une ligne droite. C'est un labyrinthe de miroirs. Vous avez les sociétés écrans, mais j'ai la clé de registre. Une suite de chiffres mémorisée. Sans elle, les serveurs de Valletta gèlent vos avoirs pour anomalie de conformité. Vous serez un roi avec une couronne en papier toilette, Saverio.

Le visage du patriarche se figea.

— Des chiffres, Elias ? Je peux te briser vingt-six os avant que tu n'arrives à zéro. Tu veux compter avec moi ?

— La douleur est un passif déjà intégré. Marco peut sortir le chalumeau. Mais chaque seconde de torture nous rapproche du verrouillage. Et je ne craquerai pas. Si je parle avant d'avoir la preuve que Clara est en sécurité, elle meurt. C'est une impasse mexicaine. Sauf qu'ici, les balles sont des octets.

Sans prévenir, Marco abattit la crosse de son fusil. Le choc fut sourd. Elias s'effondra, la mâchoire en faillite personnelle. Le goût du fer envahit sa bouche. Il ne cria pas. Il cracha un jet de pourpre sur la glace.

— Relève-toi, ordonna Marco en le saisissant par le col.

Elias tituba. Son nez sifflait, obstrué. Il sourit, les dents rougies.

— C'est tout ? Marco frappe comme une fille de joie impayée.

La brute leva à nouveau son arme, mais la voix de Saverio claqua.

— Assez.

Le vieux s'approcha, ses chaussures grinçant sur le givre. Il prit le visage d'Elias entre ses mains.

— Tu étais le fils intelligent. Celui qui ne se salissait pas les mains. Et tu me poignardes pour une femme dont les poumons sont déjà de la cendre ?

— Sa vie vaut plus que votre empire de papier moisi. Clara est la seule ligne propre de mon bilan.

Saverio le lâcha, dégoûté.

— L'Alcazar ne soigne pas par charité. Ces Russes prendront ton argent et te jetteront dans une fosse.

— Risque budgétisé. Tout ce qu'il me faut, c'est votre parole.

Saverio éclata d'un rire gras.

— Ma parole ? Tu bloques mon système et tu veux ma parole ? La seule chose que je te promets, c'est que la mort sera lente.

Marco sortit un couteau à cran d'arrêt. Le clic fut sec.

— On ne va pas te tuer tout de suite, Elias. On va juste s'assurer que tu ne tapes plus sur un clavier. Marco, commence par la main gauche. Un doigt pour chaque million.

Marco saisit le poignet d'Elias. Le comptable plongea sa main libre dans sa veste et sortit un carnet noir.

— Regardez bien ça, Saverio. C'est l'historique des paiements versés à la préfecture, aux douanes et à trois ministres. Si mon cœur s'arrête, ou si je ne valide pas un code toutes les quatre heures, une copie numérisée part au juge Vasseur. Celui que vous essayez de descendre depuis trois ans.

Elias regarda Marco.

— Vas-y, coupe. Mais prépare ta cellule. Sans Saverio pour te protéger, tu n'es qu'un morceau de viande.

Le silence fut plus froid que la glace. Saverio savait qu'Elias ne bluffait pas. Les hommes comme lui ne jouent les dés que lorsqu'ils sont pipés.

— Tout prévu, murmura Saverio avec une pointe d'admiration. La logistique jusqu'au bout. Lâche-le, Marco.

Elias ramassa son sac. Il sentait le froid s'insinuer sous sa peau, mais sa vision était claire.

— Dans soixante jours, Saverio, je serai mort ou loin. Mais vous, vous resterez ici à compter des billets qui n'achètent pas le temps perdu.

Elias se détourna et marcha vers la sortie. Il ne regarda pas en arrière. En sortant, l'air moite de Marseille le frappa comme une gifle. Il monta dans sa vieille berline grise. Sa main gauche tremblait sur le volant.

Il engagea la voiture sur le quai de la Lave. Dans le rétro, deux colonnes de lumière déchirèrent l'obscurité. La Mercedes de Marco.

Elias n'accéléra pas. Inutile. On n'échappe pas à l'ombre. La Mercedes le prit en écharpe dans un crissement de métal. Le choc envoya le volant dans son sternum. L'airbag explosa, lui brûlant les yeux.

La portière fut arrachée. Marco le saisit par les cheveux.

— Le Vieux veut finir la discussion.

Retour au hangar. L'odeur d'ozone était plus forte. Elias fut jeté aux pieds de Saverio. Le froid saisit sa plaie, figeant le sang.

— Elias, murmura le vieux. Tu as volé mon sang. Pas par besoin, mais parce que tu as cru ta loi supérieure à la mienne.

Saverio abattit un couteau de boucher sur la table. L'auriculaire gauche d'Elias vola sur le plastique blanc. Une traînée de rubis sombres macula le registre noir. Elias serra son moignon contre lui, le visage déformé, mais il ne hurla pas.

— L'intérêt pour le retard, dit Saverio. Va à ton Alcazar. Sauve ta femme. Mais quand elle respirera, je viendrai récupérer le reste. Je te laisserai la vie, mais je t'enlèverai le monde.

L'Alcazar était un bunker de luxe sous une savonnerie. Béton brossé, désinfectant, hommes en gris. Elias marchait comme un automate, laissant une trace de gouttes sombres.

Derrière une vitre, Clara. Pâle. Une forêt de tubes.

— Le terminal, grogna Marco. Fais tes tours de magie.

Elias s'assit. Sa main droite n'était qu'une masse broyée. La gauche survola les touches. *Clac. Clac.*

ACCESSING REGISTER...

ENCRYPTION LAYER 2: WAITING FOR INPUT...

Elias s'arrêta.

— Si je tape la suite, l'argent part vers l'Alcazar pour Clara. Mais votre accès ne sera débloqué que si je sors libre.

Marco colla son Beretta sur la tempe d'Elias. Le clic du cran de sûreté fut définitif.

— Tape. Maintenant.

— Pose ça, Marco, ordonna Saverio depuis l'entrée.

Elias acheva la séquence.

TRANSFER INITIATED.

PATIENT 704: TREATMENT FUNDED.

Dans la chambre, les moniteurs changèrent de ton. Un signal vif.

— Pour ta clé, Saverio... elle est sur un serveur neutre. Débloquée dans 24 heures si je suis libre. Sinon, elle s'autodétruit.

Saverio regarda Elias. Il venait de se faire battre par un logicien.

— On s'en va, trancha le Don. Laissez-le ici avec son cadavre en sursis.

Ils sortirent. Elias resta au sol. C'est alors que l'exécuteur de l'ombre entra. Un soldat que même Marco ne connaissait pas. Pas de mots. Juste un silencieux pointé sur Elias. *Pfutt.* Le docteur Vanko s'effondra, une étoile pourpre au front.

Le tueur s'approcha d'Elias, acculé derrière les serveurs.

— Saverio ne veut pas que tu vives avec ta victoire.

Elias saisit le câble d'alimentation principal. Il tira de toutes ses forces. Les fixations murales sautèrent. L'armoire de deux cents kilos bascula. Le tueur bondit en arrière, mais ses talons glissèrent sur le sang de Vanko. Le serveur s'écrasa sur son bassin avec un craquement de bois sec. Une faillite osseuse totale.

Elias se releva, titubant. Il retourna au clavier. Ses doigts ensanglantés fragmentèrent les dix millions restants en milliers de micro-transactions. Un bouclier mathématique. Tant que Clara respirait, l'argent circulait pour payer sa sécurité.

Il sortit par les escaliers de service. Sur le quai, l'aube était grise. Il lâcha son carnet noir dans l'eau huileuse du bassin. Il regarda l'encre se dissoudre.

Une vieille camionnette s'arrêta.

— Besoin d'un coup de main ? demanda le chauffeur.

Elias toucha sa mâchoire brisée.

— Je cherche la sortie.

— C'est tout droit. Mais à Marseille, on revient toujours au départ. Monte.

La camionnette s'éloigna dans la brume. Elias ne sentait plus les chiffres. Juste le rythme lourd de son cœur. Le dernier compte était réglé. À Marseille, le bilan n'est qu'une pause entre deux carnages.

Chapitre 15

Le Prix du Silence

L'obscurité dans les soutes de l'Alcazar n'était pas celle du vide, mais celle de la compression. Une obscurité solide, saturée par l'émanation acide des solvants et la puanteur douceâtre du gasoil. Soixante jours de cavale sciaient les vertèbres d'Elias. Ses os n'étaient plus que du plomb fondu.

Devant lui, Don Saverio trônait sur une chaise de camping en toile, une incongruité dérisoire dans ce temple de béton. L'homme portait un manteau de laine sombre malgré la moiteur étouffante. Son visage, sculpté par des décennies de sang froid, n'était qu'un jeu d'ombres sous une ampoule nue. Entre eux gisaient les sacs en nylon. Cent kilos de papier. Le tribut. L'odeur était souveraine : un parfum de cuivre, de moisissure et d'encre qui macule l'âme.

Saverio ne regardait pas l'argent. Il fixait Elias.

— Tu as une précision d'horloger, Elias, commença le vieil homme d'une voix de gravier. Mais même l'horloge la plus parfaite finit à la ferraille.

Elias garda le silence. C'était sa seule armure. Son arme, c'était le labyrinthe de blanchiment qu'il avait bâti, une architecture si complexe que même le Don n'en possédait pas les plans.

— J'ai calculé les pertes, reprit Saverio. Tu as grippé la machine. Trois pompes à cash sont à l'arrêt. Les convois sous scellés ne circulent plus. Tu as créé un vide, et dans notre monde, le vide appelle le sang.

À côté d'eux, attaché à un crochet de boucher, le jeune Fabio, l'adjoint d'Elias, oscillait comme un pendule brisé. Saverio sortit un stylo-plume en or de sa poche de poitrine. D'un geste chirurgical, presque las, il planta la plume dans la cuisse du gamin. Le cri de Fabio fut étouffé par le ruban adhésif, mais ses yeux menacèrent d'exploser. Saverio regarda l'encre noire se mêler au rouge vif sur le jean. L'instrument du comptable devenait l'arme du bourreau.

— Tu as volé mon empire pour prolonger une agonie, Elias. C'est une erreur de mathématicien. On ne mise pas sur un cheval qui a déjà franchi la porte de l'abattoir.

— Elle n'est pas un cheval, Saverio.

Le Don sourit, un étirement de lèvres sans joie. Sans prévenir, son bras jaillit. Une gifle lourde, cinglante, qui fit basculer la tête d'Elias. Le bruit de la peau contre la peau résonna comme un coup de feu. Elias ne broncha pas. Il laissa le goût métallique du sang envahir sa bouche.

— Tu partiras d'ici, dit Saverio, son visage à quelques centimètres du sien. Parce que si je te tue, mon système s'effondre. J'ai besoin de tes codes pour relancer les circuits offshore. Ce n'est pas une grâce. C'est un sursis.

Le Don fit un signe. Rocco ramassa les sacs. Cent kilos. Le poids d'un cadavre. Le poids d'une trahison.

— À partir de cette seconde, tu es un fantôme. Et quand elle rendra son dernier souffle, je serai l'ombre derrière la porte. Je te traquerai jusqu'à ce que chaque centime soit remboursé en millilitres de ton sang.

Saverio quitta la soute. La porte métallique se referma dans un fracas de ferraille. Elias resta seul dans la pénombre, entouré par le souffle froid de la ventilation. Il commença à marcher. Il monta les escaliers de service, quittant la crasse pour la

stérilité.

Le changement fut brutal. L'air devint sec, froid. L'odeur de l'ozone et de l'alcool isopropylique lui piqua les narines. Les parois de polymère blanc remplacèrent le béton. Il passa devant des gardes en costume sombre, des colosses aux yeux vides qui connaissaient son nom.

Chambre 402. Le silence était fragile, rythmé par le bip du moniteur cardiaque et le sifflement du respirateur. Clara semblait minuscule, un naufragé sur un radeau de titane. Elias s'assit sur le rebord du lit. Il prit sa main. Elle était froide d'une froideur qui lui scia le cœur.

— C'est fini, murmura-t-il. On a payé.

Soudain, ses paupières frémirent. Le moniteur accéléra. Elle ouvrit les yeux. Ses pupilles se fixèrent sur lui. Une étincelle de conscience perça le brouillard des sédatifs. Elle essaya de parler. Elias humecta ses lèvres avec une compresse.

— Ne parle pas. On est en sécurité.

C'était son plus gros mensonge. Son téléphone satellite vibra contre sa poitrine. Un signal sec. Les hommes de Saverio étaient déjà en position. La traque commençait. Le prix du silence n'était pas un paiement unique, c'était une rente mortelle.

Elias regarda par la fenêtre blindée. Au loin, les lumières du port de Marseille scintillaient comme des dents de loup sur l'eau noire. Il resta là, écoutant le rythme cardiaque de la femme qu'il aimait s'accorder au sien. Il lui restait soixante jours avant que le système ne s'autodétruisse. Soixante jours pour devenir plus qu'un comptable.

À l'extérieur de la clinique, garée dans une ruelle où l'eau de pluie stagnait en mares

irisées par le fioul, la berline de Rocco attendait, moteur éteint. Rocco alluma une cigarette, la lueur de la braise éclairant brièvement son visage balafré.

— On n'en finit pas ? demanda le chauffeur.

Rocco recracha une bouffée de fumée bleue.

— Le Vieux veut qu'il sente le poids. Il doit regarder sa femme revenir à la vie en sachant que chaque seconde pour elle est une seconde de moins pour lui. À Marseille, personne ne part sans payer l'addition.

Il jeta son mégot dans une flaque. Un petit sifflement de défaite. Elias, là-haut, ne dormait pas. Il comptait les battements, transformant son amour en une équation de survie. Il savait, avec une clarté chirurgicale, que ce poids finirait par l'écraser.

Mais pas aujourd'hui.

Elias quitta la chambre. Il descendit au parking, monta dans sa berline grise et mit le contact. Le moteur toussa avant de se stabiliser. Il engagea la première, ses mains ne tremblant plus. Il était redevenu le logisticien. Calme. Méthodique. Prêt à calculer la trajectoire de la balle.

Le premier tour de clé dans le contact résonna comme le verrou d'une cellule qu'on ouvre sur l'abîme. Il s'élança dans la nuit, une ombre parmi les ombres, emportant avec lui le poids invisible du sang.

FIN

Merci d'avoir lu "LE POIDS DU SANG"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)